This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

Vet. Fr. II B. 341

CATHERINE,

OU

LA BELLE FERMIÈRE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES

ET EN PROSE, MÊLÉE DE CHANT.

Paroles et musique de JULIE CANDEILLE.

Représentée sur le Théâtre de la République, le 27 novembre 1792, sous le titre de la BELLE FERMIÈRE.

Prix, 30 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts, n°. 9.

1793.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1967
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

SANS mon respect pour les décisions du Public, qui a daigné accueillir cette bagatelle sous le titre qui lui a été offert, j'aurois desiré qu'on l'imprimât sous celui de *la Fermière de qualité*, qui est son titre originaire; il annonçoit mieux le personnage, et me sauvoit l'apparence d'un ridicule. La faute en est toute entière à l'amitié de mes camarades, qui n'ont pas craint de rendre mon visage responsable de la vérité de l'annonce.... Je le leur pardonne. Ils ont si bien deviné toutes mes autres intentions, leur zèle et leur talent ont prêté un tel charme à la pauvre Catherine, qu'il ne me reste de crainte que celle de le voir cesser à la lecture. Mais enfin, un ouvrage qui ne parle que de ce que tout le monde sent, a naturellement droit à l'indulgence de tout le monde; et l'ardeur de mériter un jour les encouragemens qu'on m'a prodigués d'avance, peut me faire courir bien d'autres risques.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
La Marquise D'ARMINCOURT, vieille dame retirée à la campagne. . .	Mlle *Giverne*.
ELISE, sa fille.	Mlle *Simon Després*.
LUSSAN, voisin de la Marquise. .	M. *Devigny*.
FIERVAL, aussi voisin de la Marquise.	M. *Baptiste*.
BONIFACE D'ORNEVILLE, frère aîné de la Marquise.	M. *Michot*.
CATHERINE, fermière de la Marquise.	Mlle *Candeille*.
FANCHETTE, servante de Catherine.	Mlle *Duinant*.
HENRI, valet de Fierval.	M. *Fusil*.
Paysans & Paysannes. Un Notaire.	Personnages muets.

La Scène est en Berry ; elle se passe au château et à la ferme d'Armincourt.

Nota. La citoyenne CANDEILLE observe qu'en traitant de son ouvrage avec le citoyen MARADAN, elle s'est réservé le droit de traiter avec les différens directeurs de province, pour la représentation.

CATHERINE,

OU

LA BELLE FERMIÈRE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un paysage agréable. Une grille, sur la gauche, conduit au château. La ferme de Catherine est sur une hauteur à droite; des sentiers tournant y conduisent. Les côtés du théâtre sont garnis d'arbres. Des bancs de pierre entourent aux trois-quarts une table de jardin, placée sous un bosquet d'arbres plus près de l'avant-scène, à droite. — Il est six heures du matin.

SCÈNE PREMIERE.

HENRI, FANCHETTE: *l'une sort de la ferme, l'autre du château.*

HENRI.

Ou allez-vous donc de si bonne heure, mam'zelle Fanchette?

FANCHETTE, *ayant sous le bras un panier qu'elle pose sur le banc un moment après.*

Pardine, où j'vas! vous l'savez ben. J'allons porter au château des légumes pour la journée. — Et vous, M. Henri, qu'est-ce donc qui vous fait sortir si-tôt?

HENRI.

Un billet que M. de Fierval écrit à son père. Il faut qu'il soit bien pressé, car il m'a recommandé de ne pas revenir sans une réponse positive. — Je la devine. Le jeune homme n'a point d'argent, il en demande au pauvre papa, qui, de son côté, n'en a guère.... J'ai bien peur de ne pas la rapporter, la réponse positive.

FANCHETTE.

Il n'est donc pas riche, M. de Fierval?

HENRI.

Plus loin de l'être, que vous et moi ne sommes près d'être pauvres.

FANCHETTE, *soupirant.*

J'n'avons pourtant pas l'air ben opulens.

HENRI.

Et lui, au contraire, semble affecter la magnificence : l'un ne prouve pas plus que l'autre.

FANCHETTE.

Que vous êtes heureux, M. Henri, d'être comme ça content de vot' sort!

HENRI, *gaîment.*

Et pourquoi ne le serois-je pas? — Mon maître, à la vérité, est un étourdi qui ne sait, la plupart du tems, ce qu'il veut, et qui me gronde souvent de n'avoir pas fait ce qu'il a oublié de me dire; mais, du reste, j'en suis assez content; et puis il y a à parier cent contre un que madame d'Armincourt lui donnera sa fille en mariage : comme elle n'est guère plus riche que lui, ils seront forcés de vivre dans leurs terres : cela nous fixera ici, et c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, après la certitude de vous faire agréer mon amour, mam'zelle Fanchette.

FANCHETTE, *rougissant.*

Ah! M. Henri!... cette certitude-là.... certainement.... Vous croyez donc que M. de Fierval épousera mam'zelle Elise?

HENRI.

Oh! oui, oui; c'est une affaire arrangée.

FANCHETTE, *avec intérêt.*

Et M. d'Lussan, que deviendra-t il?

HENRI.

Ma foi, ce qu'il pourra. C'est un songe-creux qui ne pouvoit réussir auprès de la jeune personne. Elle est fastueuse, exigeante, impérieuse; et lui, avec son maintien composé, ses manières circonspectes, ses observations économiques, ne promet guère de récréation à sa femme, que la permission de réfléchir à son aise; et je ne la crois pas forte sur la réflexion. — Il ne lui convient pas, il ne lui convient pas du tout.

FANCHETTE, *un peu piquée.*

En vérité, M. Henri, j'sommes un peu fâchée qu'un brave garçon comme vous ne dise pas pus d'bien d'un si honnête homme; j'avions toujours cru que les honnêtes gens se soutiennent les uns les autres.

HENRI.

Au contraire, ce sont les frippons: ils en ont plus besoin. — Mais, mam'zelle Fanchette, cent fois pardon si je vous ai déplu; moi, je décide sur ce Monsieur... sans trop savoir comment, en vérité. Depuis quatre mois que mon maître et lui sont venus demeurer au château, je ne l'ai guère vu qu'aux heures de repas; et, depuis trois mois sur-tout, il devient d'un rare, d'un sérieux... Cette conduite lui a fait tort dans l'esprit de mademoiselle Elise; elle prétend que le premier mois il étoit plus gai, plus assidu.

FANCHETTE, *souriant.*

Ah, dame! c'est qu'il n'étoit pas si occupé qu'à présent.

HENRI.

Occupé!... Et de quoi?

FANCHETTE.

Ah! de quoi, de quoi!... C'est ce que je n'saurions vous dire, tant y a seulement que je donnerions ben queuqu'chose pour que vous fussiez plutôt à son service qu'à celui de M. de Fierval.

HENRI.

Et qu'en arriveroit-il, mam'zelle Fanchette?

FANCHETTE.

Ce qu'il en arriveroit, M. Henri ! — Que M. de Lussan, qui a déjà de l'amiquié pour moi, par une raison que je vous dirai, prendroit aussi de l'amiquié pour vous, et qu'ainsi il se pourroit qu'un jour...

HENRI, *vivement.*

Il se pourroit qu'un jour cette jolie menotte que je serre de si bon cœur, appartiendroit à ma femme ! — O mam'zelle Fanchette !... ô quel bonheur !... quel plaisir, mon dieu !... (*il baise sa main.*)

FANCHETTE *émue et retirant sa main.*

Finissez, M. Henri ; je ne donnons rien d'avance.

HENRI, *gaîment.*

Eh bien, fixez le jour du remboursement, et je laisserai volontiers amasser les arrérages.

FANCHETTE.

Fixer le jour !... et, comme il y va donc, M. Henri ! fixer le jour !... Est-ce que ça dépend de moi, donc? Est-ce que vous ne savez pas que madame Catherine, qui est la plus belle fermière de ce canton, m'a recueillie, il n'y a pas ben long-tems, moi, pauvre orpheline, et m'a fait tout le peu que je sommes ? est-ce que j'pouvons nous marier sans son consentement ? est-ce qu'elle nous le donnera ? Ah, ouiche ! fiez-vous-y !

HENRI.

Et pourquoi pas ?

FANCHETTE.

Est-ce que j'savons pourquoi ? C'est une si drôle de femme ! bonne, ah ! bonne !... il n'y a pas de pauvre dans le village qui ne lui doive une bénédiction ; mais triste, cachée, défiante...

HENRI.

Triste ? Eh! elle ne fait que rire et chanter quand on la voit.

FANCHETTE.

Oui ; mais on ne la voit pas souvent, non plus ; et à la ferme, où, dieu merci, personne que nous autres ne pou-

vons approcher sans sa permission, quand elle a fait toutes ses petites affaires, qu'elle peut être ben seule, ben renfermée, c'est là qu'il faut la voir. Elle a dans un petit cabinet ousqu'elle se tient toujours, un tas de papiers qu'elle barbouille; une grande machine de bois avec des cordes, qu'elle s'en va pinçant comme ça. — Elle chante doucement, elle pleure; et puis, quand elle revient jaser avec nous, ce n'est que pour nous dire un mal des hommes... un mal!... Elle les déteste. Elle voudroit ben me les faire détester aussi, moi; mais je n'savons pourquoi j'ne nous sentons pas du tout d'disposition pour ça.

HENRI.

Vous faites bien, mam'zelle Fanchette. Rien de meilleur que nous dans le monde... après les femmes, s'entend. Mais si madame Catherine est aussi bonne que vous le dites, elle ne sauroit refuser de vous laisser établir avantageusement, et voici comment je m'y prendrai. J'irai lui dire: Madame, j'ai de la jeunesse, un bon cœur et de bons bras; je possède trois cents quarante livres; je vous demande mam'zelle Fanchette, et vous promets, en revanche, de vous donner, sous quatre ans, une paire de jolis petits valets de basse-cour, qui vous aimeront et vous serviront à qui mieux mieux. Elle n'y tiendra pas, j'en suis sûr, elle n'y tiendra pas; et j'vous aurai, j'vous aurai, mam'zelle Fanchette: qu'elle joie! Ce que vous m'aprenez là me chagrine pourtant, car vous savez comme je desire!...

FANCHETTE, *naivement.*

Vraiment oui, M. Henri, et j'vous en remercions. Mais comment faire? Madame Catherine ne peut tant seulement entendre parler de mariage, qu'il ne lui prenne une quinte d'humeur, dont j'nous ressentons tretous. Vous voyez ben...

HENRI.

C'est égal, mam'zelle Fanchette, c'est égal.

FANCHETTE, *avec abandon.*

Ah! Henri, si M. Charles étoit dans nos intérêts!

HENRI, *étonné.*

M. Charles !.... Qu'est-ce que c'est que M. Charles ?

FANCHETTE, *se reprenant.*

Eh ! non, non ; c'est M. de Lussan que je veux dire...

HENRI, *de même.*

M. de Lussan ! et quel rapport ce M. Charles et M. de Lussan ?...

FANCHETTE, *embarrassée reprend son panier pour s'enfuir.*

Ah ! v'là ce que c'est que d's'amuser à jaser avec un garçon ; on n'sait bentôt plus ce qu'on dit. — Adieu, M. Henri, adieu.

HENRI, *la retenant.*

Comment, adieu ! est-ce que vous ne m'expliquerez pas ?...

FANCHETTE, *se débattant.*

Oh ! tenez, Henri, si vous m'aimez, ne m'demandez rien là-dessus.

HENRI.

Mais du moins dites-moi...

FANCHETTE.

Je n'ons plus rien à dire. Ne me retenez pas, je vous en prie ! n'nous questionnez plus, vous n'en saurez pas davantage.

HENRI, *chagrin.*

Mam'zelle Fanchette !....

FANCHETTE, *s'enfuyant vers le château.*

Adieu, adieu, M. Henri.

SCENE II.

HENRI *seul.*

ADIEU !... adieu !... me voilà bien avancé ! — D'où vient ce mystère ?... Est-ce que Fanchette... Oh ! non, non, c'est du bon, du sûr. Air simple, œil franc, dix-sept ans tout au plus, villageoise avec cela... il n'y a rien à craindre. — Mais ce Charles... Monsieur de Lussan... qu'est-ce que tout cela signifie ?... — Oh, ces femmes !... à peine au monde,

elles vous font faire un chemin. A propos de chemin, et ma commission ? j'oubliois... Eh ! mais mon dieu ! — O tête ! chien d'amour !... Allons porter ma lettre. (*il sort.*)

SCENE III.

LUSSAN, *en habit gris, veste blanche, costume de commis de ferme; il sort de la grille avec précaution, et n'avance que dès qu'il est sûr qu'Henri n'y est plus.*

Il est parti ! — Mais j'ai manqué l'heure. On s'est couché si tard ! On déjeûne maintenant à la ferme ; comment y entrer sans qu'on s'apperçoive d'où je viens !... chaque jour y accroît mon embarras, et chaque jour m'y attache ! — Catherine me cherche en ce moment, m'accuse peut-être... Femme adorée ! femme incompréhensible !..... ne saurai-je donc jamais la cause de cette bizarrerie si aimable, si cruelle ? Je l'aime !.. je l'aime, hélas ! sans espérance, comme sans dessein ; et, pour la première fois de ma vie, l'amour m'a entraîné dans une démarche qui révolte ma raison, sans offrir des dédommagemens à mon cœur. — Tant d'esprit, des manières si nobles, un langage si pur, un état si opposé, un mystère si profond !...

SCÈNE IV.

LUSSAN, FANCHETTE *qui revient du château.*

FANCHETTE, *accourant à lui.*

A quoi vous amusez-vous donc, Monsieur ? il y a ma fine long-temps que tout l'monde est sur pied. Madame Catherine vous appelloit déjà quand j'sommes venue : l'heure des comptes est ben loin ; comment allez-vous faire ?

LUSSAN, *distrait.*

J'y songeois. — Dites-moi, Fanchette, à quelle heure Catherine s'est-elle levée ?

FANCHETTE.

A cinq heures.

LUSSAN, *avec joie.*

Et elle m'a demandé aussi-tôt ?

FANCHETTE, *bonnement.*

Oh que non ; elle a fait sa tournée d'abord, comme de coutume ; elle a distribué l'ouvrage à chacun, et c'n'a été qu'quand maître Philippe alloit s'en aller à la ville, qu'elle s'est apperçue qu'vous n'étiez pas là pour prendre l'compte de ce qu'il y avoit dans ce chariot ; mais elle l'a pris pour vous.

LUSSAN, *préoccupé.*

Je prétexterai une affaire. J'ai envoyé chez Robert hier au soir : elle l'ignore : je dirai que j'ai été payé ce matin. (*Il va du côté de la ferme.*)

FANCHETTE.

Eh ben, eh ben, où allez-vous comme ça ? vous ne pouvez pas rentrer à c'theure : tout l'monde vous verroit.

LUSSAN.

Tu as raison. Je rentrerai quand on sera retourné au travail. Causons un peu.

FANCHETTE.

Et si on nous surprenoit ?

LUSSAN.

Non, non.... — Dis-moi donc, bonne petite Fanchette, dis-moi, t'apperçois-tu que mes soins commencent à produire quelqu'effet sur le cœur de Catherine ?

FANCHETTE.

Dame, Monsieur, on n'se connoît guère à ça que pour soi-même, voyais-vous. Stapendant, j'voyons ben qu'elle a pour vous d'la ben bonne amiquié. Elle s'en va ben souvent s'disant à elle-même : « Ce pauvre Charles ! ce seroit ben dommage qu'y s'marie ; c'est un si honnête homme !... il ne l'seroit bentôt plus ».

LUSSAN.

Quelle idée ! quel monstre a pu la lui donner ? qui est-elle ? D'où vient-elle ? où est sa famille ? comment, personne ici ne sait qui elle est ?

FANCHETTE.

Personne. Quand elle vint s'établir dans l'village, elle n'avoit avec elle qu'une vieille, vieille femme qu'est morte quinze jours après.... il y a d'ça. . bentôt deux ans. Madame la Marquise étoit mécontente d'son fermier, Catherine demanda la ferme. Madame ne vouloit pas l'y confier, n'la connoissant pas ; à la fin, elle se décida, et elle en est ben contente à présent, parce qu'on dit que Catherine lui en donne six cents livres de plus par année.

LUSSAN.

Ah, Fanchette !

FANCHETTE.

Monsieur ?

LUSSAN.

Que je suis malheureux !

FANCHETTE.

Pourquoi donc, Monsieur ?

LUSSAN.

Peux-tu le demander ! et ne vois-tu pas que cette folle entreprise, que je n'aurois jamais pu tenter sans ton secours, ne me conduira peut-être qu'à me rendre la fable du château et l'objet de la colère de Catherine ?

FANCHETTE.

Aga ! me v'là t'y pas cune belle réflexion qui vous vient là ! et moi donc, Monsieur, j'courons ben d'autres risques vraiment ; mon sang se fige quand j'y songe. — Si par malheur madame Catherine venoit à savoir trop tôt que j'l'ons trompée, que celui-là qu'elle prend pour le neveu d'une vieille concierge de Lussan, n'est autre que l'gentil seigneur de c'village, et que j'ons osé soutenir trois mois de suite un pareil mensonge, vous pouvez être sûr que toutes les peines que j'nous sommes données pour vous introduire ici, pour vous y cacher, comme j'l'avons fait à tous ceux qui pouviont avoir affaire au château, n'aboutiriont qu'à me faire ben honteusement chasser de la ferme ; et c'est ce qui m'arrivera, dà, si vous ne venez bentôt à bout d'l'y retourner son humeur contre

les hommes; jugez si j'y sommes intéressée, jugez si j'nous exposons pour vous servir.... j'ne nous en r'pentons pas stapendant.... certainement j'ne nous en r'penptons pas; car vous m'avez dit qu'vous l'aimiez en tout bien, tout honneur, n'est-il pas vrai, Monsieur?

LUSSAN *souriant.*

En tout bien, tout honneur; oui, mon enfant, c'est ainsi que je l'aime, c'est ainsi que tous les hommes aimeroient, si toutes les femmes ressembloient à Catherine; et le ciel m'est témoin que si j'ai formé le dessein de la guérir de cette prévention inexplicable contre les hommes, si j'ai conçu l'espoir d'intéresser son cœur, ce n'est que pour mettre à ses pieds l'hommage de ma fortune, de ma main, de tout ce que je possède au monde, et l'arracher à un état qui n'auroit jamais dû.. qui ne doit pas être le sien.

FANCHETTE *attendrie.*

Ce cher Monsieur! comme il parle! — ça m'va tout droit au cœur! — Allez, allez, Monsieur, n'vous découragez pas: n'y a pas encore d'temps d'perdu, mam'zelle Elise ne se marie pas encore; et j'savons de queuq'z'un.... qui l'savont ben, que c'n'est pas à vous qu'elle songe pour s'épouser.

LUSSAN.

Oui; mais sa mère!... sa mère qui connoît ma fortune, qui sait que Fierval n'a rien, ne voudra-t-elle pas?....

FANCHETTE *riant.*

Bah!.. vouloir!... est-ce qu'elle veut queuqu'chose, madame la Marquise... c'est ben la meilleure pâte d'dame... mais y m'semble que j'l'appercevons avec mam'zelle Elise... elles viennent de ce côté.... Sauvez-vous, et rentrez à la ferme le plutôt que vous pourrez, j'vous en prie.

LUSSAN.

Oui, mon enfant, oui. — Sur-tout, ne livre mon secret à personne, car....

FANCHETTE.

Pas même à Henri. Ainsi!...

LUSSAN.

Je me fie à ton zèle; fie-toi à ma reconnoissance.

FANCHETTE.

Eh, sauvez-vous donc ! — les voilà. (*Lussan sort.*)

SCENE V.

FANCHETTE, ÉLISE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

LA belle chose que la nature ! quel air ! quelle fraîcheur !... La belle journée que nous (*Fanchette lui fait la révérence.*) aurons !... Bonjour, petite.. Êtes-vous fâchée, à présent, ma fille, de vous êtes levée assez tôt pour jouir du spectacle pompeux du soleil levant ?

ELISE. (*tout le rôle en petite-maîtresse.*)

Non, sans doute, Madame, puisque j'en jouis avec vous ; mais convenez pourtant que jamais on n'a vu deux femmes se lever avant sept heures. C'est exposer inutilement sa santé.

FANCHETTE *riant.*

Bah ! mam'zelle, je sommes debout tous les jours à quatre heures, nous, et je n'ous en portons pas pus mal pour ça.

ELISE.

Belle comparaison !

LA MARQUISE.

Elle est prise dans la nature : moi, j'excuse tout ce qui est naturel. (*A Fanchette.*) Dis-moi, petite, où est Catherine ?

FANCHETTE.

A la ferme, Madame. Auriez-vous queuqu'chose à l'y dire ? j'irions la chercher.

LA MARQUISE.

Oui, oui, va la chercher, et dis lui qu'elle fasse apporter sous ces arbres, du lait, du pain, tout ce qu'il faudra pour déjeûner ici, sans façon. Rien de plus sain, selon moi, qu'un déjeûner à la villageoise.

ELISE.

Comment ! au grand air ? du lait froid ? j'en mourrois.

FANCHETTE.

Oh qu'non, Mam'zelle, vous n'en mourrais pas. J'allons, madame Catherine et moi, arranger tout ça ben gentiment; et quand vous aurais vot' déjeûner d'vant vous, j'sommes sûre qu'vous ferez encore tout c'qui faudra pour vivre. (*Elle court à la ferme.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, ELISE.

ELISE.

Ces paysans sont d'une familiarité !

LA MARQUISE.

Que veux-tu, mon enfant, c'est un peu ma faute. Fixée, depuis mon veuvage, dans cette terre, qui est mon unique bien, j'ai senti la nécessité de me faire aimer de ce qui m'environnoit; et ce desir m'occupe à tel point, que j'oublie à tout moment qu'il faut qu'on me respecte.

ELISE.

On peut accorder l'un et l'autre.

LA MARQUISE.

Pas toujours, mon enfant, pas toujours. — Mais puisque nous voilà seules un instant, parlons raison. Vous avez vingt ans, ma fille; il est temps de songer à vous établir, et je veux m'en occuper sérieusement. Vous êtes jolie comme les amours, et vous faites fort bien, car vous n'êtes pas riche. Mon frère Boniface d'Orneville, après lequel j'ai long-temps attendu, et qui n'avoit embrassé l'état d'armateur que dans l'idée de réhabiliter notre antique fortune, paroît nous avoir entièrement oubliées, ou peut-être même a-t-il péri dans ses courses, puisqu'il est vrai que depuis sept ans on n'entend plus parler de lui. D'ailleurs, un fils qu'il avoit laissé à Paris, hériteroit avant nous; et j'ai ouï dire, dans le voyage que j'y fis il y a trois ans, qu'il y menoit un train à envahir sans peine le plus gros héritage; ainsi, nul espoir ne

nous

nous reste de ce côté. — Lussan et Fierval, tous deux mes voisins, mes alliés, tous deux d'un rang et d'un âge convenables, sont les seuls que la médiocrité de notre fortune n'ait pas rebutés; et je pense qu'il seroit temps que vous fissiez un choix entre eux. Parlez-moi vrai : lequel préférez-vous?

ELISE.

Préférer? quand je le voudrois, cela m'est-il permis, et monsieur de Fierval n'est-il pas le seul dont les égards et les soins assidus puissent justifier mon estime?

LA MARQUISE.

Tu l'aimes donc?

ELISE.

Je ne dis pas cela.

LA MARQUISE.

Eh! quand tu le dirois, où seroit le mal? — Il est certain que Lussan paroît s'être visiblement refroidi, et j'en ai plus d'une fois cherché la raison.

ELISE, *vivement.*

Vous vous en êtes donc apperçue?

LA MARQUISE.

Et toi aussi, ce me semble? mais que t'importe, puisque Fierval te plaît? il n'est pas si bien partagé que Lussan du côté de la fortune et de certaines qualités essentielles que j'aurois desirées dans ton époux; mais il est bien fait, aimable; et, s'il a pu t'intéresser, je ne réfléchis point, vous serez unis Je n'ai jamais contrarié personne, je ne commencerai point par toi.

ELISE.

Je vous rends mille graces! — Mais, ma mère, ne renoncez-vous pas un peu facilement à l'espoir de ramener monsieur de Lussan?

LA MARQUISE.

Et pourquoi m'en occuperois-je? Fierval n'est-il pas l'amant de votre choix, celui qui, dès le premier moment, a attiré vos regards, et pour lequel vos attentions marquées ont sans doute provoqué le changement que nous remarquons dans les procédés de Lussan?

ELISE, *avec dépit.*

J'en conviendrai, si vous l'ordonnez ; mais n'est-il pas cruel pour moi de voir M. de Lussan se détacher, avant d'avoir pénétré mes dispositions, et cela sous les yeux d'un rival pour qui cet exemple peut devenir dangereux ?

LA MARQUISE.

Ah ! voici du nouveau, par exemple ! Où avez-vous appris tout cela, Mademoiselle ? — Comment donc ! du manège !... de la coquetterie !.... prenez-y garde, mon enfant, ces petites habitudes parisiennes ne valent rien dans un ménage, et ne passeront jamais en mode à la campagne. Il faut en tout de la stabilité, ma fille, il en faut ; car, en fait de mariage....

SCÈNE VII.

Les précédens, CATHERINE, *qui descend de sa ferme, portant, ainsi que Fanchette qui la suit, tout ce qui est nécessaire au déjeûner ; elle chante en entrant :* « La chose ne vaut pas le mot ».

LA MARQUISE.

Ah ! voilà Catherine ! — La charmante femme ! — je l'aime à la folie !

ELISE, *à part.*

Quand on aime tout le monde !....

CATHERINE, *saluant.*

Votre servante, Mesdames.

LA MARQUISE.

Bonjour, ma belle fermière. Êtes-vous de bonne humeur ce matin ? la journée sera-t-elle heureuse ?

CATHERINE.

A coup sûr, Madame, puisque j'ai le plaisir de la commencer par vous être agréable en quelque chose.

LA MARQUISE, *à Elise.*

Comme elle est polie !

ELISE.

Un peu trop, peut-être, pour une paysanne ; j'aime assez à

entendre parler à cette sorte de gens le langage qui leur est propre.

CATHERINE *arrangeant avec Fanchette le déjûner, la table, &c.*

Combien de couverts, Mesdames?

LA MARQUISE.

Quatre. Il faudroit envoyer chercher ces Messieurs.

FANCHETTE, *vivement.*

Oh! pour monsieur d'Lussan, vous n'l'aurez pas, Mesdames, car j'l'avons vu passer il y a près d'une grosse heure, qui alliont avec son livre et son chien s'promener du côté d'la Grange-aux-Bois.

ELISE, *à sa mère.*

Ce seroit, depuis trois mois, la première fois qu'on l'auroit apperçu le matin.

CATHERINE *arrangeant toujours la table.*

Mais, en effet, ce Monsieur est bien solitaire! moi, qui en parle, je n'ai pas encore eu l'honneur de le voir en face.

FANCHETTE, *à part.*

C'n'est pourtant pas faute de le regarder.

ELISE, *piquée.*

Eh bien, laissons-le à ses rêveries; monsieur de Fierval nous en dédommagera; il s'occupe de nous, au moins.

LA MARQUISE.

Voici justement son valet.

SCÈNE VIII.

Les précédens, HENRI *qui revient du côté par où il est sorti.*

LA MARQUISE.

HENRI, si votre maître est levé, dites-lui que je l'invite à venir nous joindre ici même: nous l'attendrons pour déjeûner.

HENRI.

J'y cours, Madame.

ELISE.

Henri, ne venez-vous pas du côté de la Grange-aux-Bois?

HENRI.

Oui, Mademoiselle.

ELISE.

Vous avez rencontré monsieur de Lussan ?

HENRI.

Non, Mademoiselle.

CATHERINE.

Non! Comment cela se fait-il ? Fanchette vient de le voir de ce côté.

HENRI.

Fanchette ?

FANCHETTE *allant à lui.*

Oui, certainement que j'l'ons vu, et vous aussi, monsieur Henri, j'en sommes sûre. (*à part.*) Voulez-vous ben dire que vous l'avez vu, tout à c't'heure.

HENRI, *la regardant.*

Ah! oui, oui; en effet, je crois avoir entrevu de loin un homme...

FANCHETTE, *lui faisant signe d'affirmer ce qu'elle dit.*

En négligé?

HENRI.

Oui, oui, en négligé.

FANCHETTE.

L'air tout pensif?

HENRI, *impatienté.*

Ma foi, je n'ai pas pris garde.

FANCHETTE.

Un chien à ses côtés, un livre à la main ?...

HENRI, *vivement.*

Un chien et un livre, c'est cela, Mesdames. Je cours avertir mon maître.

SCÈNE IX.

Les précédens, hors HENRI.

ELISE, *à sa mère.*

QUEL homme ! avec ses promenades mystérieuses.

LA MARQUISE.

Nous causerons de tout cela ; calme-toi.

CATHERINE, *à la table.*

Bon, voilà qui est bien arrangé comme cela. Eh, du pain donc ! je l'ai oublié ! Fanchette, va vîte en chercher à la ferme.

ELISE.

Du pain de ferme ? ah, fi ! Permettez, Madame, que Fanchette aille en prendre au château.

LA MARQUISE.

Comme tu voudras, mon enfant. (*à Fanchette.*) Va, petite.

(*Fanchette sort.*)

SCÈNE X.

Les précédens, hors FANCHETTE *qui revient vers la fin de la scène.*

CATHERINE, *à Elise.*

POURQUOI dédaigner le pain de ma ferme, Mademoiselle ? vous ne savez pas quel est celui dont le sort peut vous contraindre un jour à vous nourrir.

ELISE, *ironiquement.*

La prophétie est bien placée ; mais je me flatte que je ne la vérifierai pas, et vous auriez pu me l'épargner.

LA MARQUISE.

Allons, n'allez-vous pas vous fâcher ? Voyez le grand mal !

voilà ce que c'est que d'avoir été passer quelques mois à Paris ; vous en avez rapporté une tête de fer et une estomac détestable. Je n'aime point cela, mon enfant ; et, pour votre intérêt comme pour votre santé, je vous conseille de vous corriger de l'un et de l'autre.

CATHERINE.

Ah, Madame ! vous me punissez bien cruellement d'une réflexion que je n'aurois sûrement pas risquée, si je n'avois trouvé mon excuse dans l'intérêt qu'inspire Mademoiselle.

ELISE, *avec dédain.*

Je suis bien heureuse de vous intéresser, madame Catherine.

CATHERINE.

Pourquoi pas, ma belle demoiselle ? il est toujours flatteur d'inspirer la bienveillance, et l'amitié d'une simple paysanne a bien son mérite, quand elle est franche et désintéressée comme la mienne.

ELISE, *la fixant.*

Catherine, vous avez beau dire, ce n'est pas à moi à qui vous ferez croire que vous soyez née précisément dans votre état ; vous ne sauriez dire deux phrases de suite sans vous trahir.

LA MARQUISE.

Ma fille a raison ; et, pour moi, j'ai pensé plus d'une fois....

CATHERINE, *coupant vivement.*

Mesdames, voici M. de Fierval.

SCENE XI.

Les précédens, FIERVAL, HENRI, FANCHETTE.

FIERVAL, *entre en riant.*

MAIS c'est une gageure !... je ne voulois pas le croire. (*il salue.*) Dites-moi donc, Madame, dans quel roman pastoral avez-vous pris l'idée d'un déjeûner qui nous retranche inhumainement deux bonnes heures de repos?

ELISE.

C'est Madame qui a desiré...

LA MARQUISE.

Comment, jeune homme, vous dormiriez encore, quand le jour est si beau, l'air si frais?... La nature...

FIERVAL.

Ah! la nature, oui; vous aimez la nature, belle maman, et vous avez raison; moi je l'aime assez aussi, mais pas de si bon matin.

CATHERINE.

Quand vous voudrez, Mesdames...

FIERVAL.

Eh! voilà notre belle fermière!... Bonjour, ange de mon cœur. — M'aimez-vous toujours bien?

CATHERINE, *lui faisant la révérence.*

Autant que vous méritez de l'être, Monsieur.

FIERVAL.

Mais c'est un aveu que cela; je le récompenserai en tems et lieu. — Et cette petite Fanchette! — toujours gentille à manger! (*il l'embrasse. Fanchette honteuse s'essuie la joue et se range contre Catherine.*)

LA MARQUISE, *assise.*

Allons, allons, étourdi, prenez votre place.

FIERVAL, *s'asséyant, à Elise.*

A côté de vous? — Ah! c'est trop de plaisirs à la fois! — Mais qu'avez-vous, charmante cousine? vos beaux yeux paroissent chargés de quelque nuage.

ELISE, *à demi-voix.*

Quand ce ne seroit que vos familiarités!...

FIERVAL.

Ah, pardon! — Mais vous connoissez bien celle qui remplit uniquement mon cœur, qui seule pourra jamais l'occuper...... (*Il lui baise la main.*)

LA MARQUISE.

Mais ne vous gênez pas, Monsieur — Ne vous ai-je donc

fait appeller que pour me rendre témoin de vos galantes entreprises ? (*Pendant ce dialogue Catherine et les deux autres servent le déjeûner.*)

FIERVAL.

Témoin !... ah !... vous en seriez plutôt l'objet, si... le respect... (*La Marquise lui impose silence.*) — A propos, maman, quand donc aurez-vous pitié de nos longues amours ?

ELISE, *fièrement.*

Mais, Monsieur...

FIERVAL.

Ah ! oui, j'entends ; vous ne voulez pas qu'on parle pour vous : la décence... c'est juste. — Mais moi, moi, que rien n'oblige à être de mauvaise foi, je vous avouerai, belle maman, que je ne saurois plus long-tems languir dans une telle anxiété ; je meurs, je brûle, je sèche !... et il faut... en honneur, il faut que vous vous décidiez sous les ving-quatre heures, si vous ne voulez pas me voir la victime de quelque catastrophe. (*Il mange.*)

LA MARQUISE, *avec bonté.*

Fierval, si votre passion pour ma fille est aussi vive que vous la dépeignez, peut-être aura-t-elle bientôt sa récompense, car sous huit jours Elise sera mariée.

CATHERINE, *étonnée et triste.*

Mariée !

LA MARQUISE.

Vous en paroissez surprise.

CATHERINE.

Il est vrai, Madame.

FIERVAL.

Cependant rien n'est plus simple. Lorsqu'il existe dans le même lieu un homme aimable, une jolie personne, il doit nécessairement en résulter un mariage... (*à part.*) ou quelque chose qui y ressemble.

LA MARQUISE.

Vous ne me paroissez pas convaincue, Catherine ?

CATHERINE.

Je ne le suis pas non plus, Madame.

FIERVAL.

Et pourquoi donc cela?

CATHERINE.

Ah! Monsieur, il est tant de raisons pour tenir à sa liberté!

ELISE.

Il en est tant pour chercher le bonheur!

CATHERINE.

Le bonheur... avec un mari?

LA MARQUISE.

Vous croyez la chose impossible?

CATHERINE, *soupirant.*

Difficile, au moins.

FIERVAL, *à Elise.*

Ne lui trouvez-vous pas une tournure de mélancolie qui fait plaisir à voir? (*à Catherine.*) Belle Catherine, auriez-vous été trompée en amour? Ce seroit dommage, ma parole d'honneur.

CATHERINE, *souriant.*

Vous êtes bien bon, Monsieur. — Ce qui me donne cette prévention, n'est autre chose que le souvenir d'une pauvre Dame qui fut bien dupe et bien malheureuse.

FIERVAL.

Eh bien, vous allez nous conter cela, n'est-ce pas?

CATHERINE.

Je ferai mieux, je vais vous le chanter.

FIERVAL.

Ah! — Une complainte romantique!

CATHERINE.

Au contraire, la chanson est gaie.

FIERVAL.

Et le sujet est triste? — mais c'est adorable, cela; c'est comme à l'opéra-comique.

LA MARQUISE.

Ah! voyons, voyons; il faut entendre cela.

CATHERINE.

Ecoutez.

Premier Couplet.

Fille, avec ses quinze ans,
Et d'la fortune,
En tous lieux, en tous tems,
N'manqu'ra d'amans.
Julie, orpheline à seize ans,
Et maîtresse de ses penchans...
Pour ell' grand'infortune!
Aime queuq'z'un tout dépourvu
D'richesse!...
Et qui mêm'n'avoit jamais eu
D'sagesse.
Pour d'la tendresse,
Il en avoit,
Il en montroit,
Il en parloit,
Tant et si bien que la pauvrette
Un jour reçut sa foi dans
Ces lieux où de tout tems,
Ceux qu'amour guette,
Vont s'prêter un serment,
Qu'emporte l'vent.

HENRI, *à Fanchette.*

La drôle de chanson!

FANCHETTE.

Oui, drôle! ça avance ben nos affaires!

LA MARQUISE.

Paix donc!

Second Couplet.

CATHERINE.

A peine ils furent unis,
Que l'Monsieur, moins épris,
Voulut tâter, à tout prix,
Des plaisirs de Paris.
Puis, achetant chez sa voisine,

L'amour qu'il inspiroit chez lui,
Coquine
Le mine;
Sa ruine
Bientôt suivit.
Le jour, la nuit,
Seule et sans bruit,
Julie, encor réduite à feindre,
Dévoroit ses tourmens...
Mais, femme à dix-huit ans,
Est bien à plaindre,
Quant ses vœux innocens
Sont l'jouet des vents!

(*Pendant ces deux derniers couplets, Fanchette remet dans les paniers ce qui a servi au déjeûner.*)

LA MARQUISE.

Elle chante bien, au moins!

ELISE.

Mais oui, pas mal.

FIERVAL, *vivement.*

A ravir, d'honneur.

CATHERINE.

Dernier Couplet.

L'infidèle, sans un sou,
Ni moins fier, ni moins fou,
Un beau jour se cassa l'cou,
On n'sauroit trop dire où.
V'là quand on l'rapporte à sa femme,
Qu'elle r'çoit son dernier soupir...
Ell's'pâme,
Déclame,
Dans l'ame,
Jure de fuir,
De s'ensev'lir,
Et de mourir,
Fût-elle au dernier point réduite,
Loin de tous les amans;
Mais veuve à dix-neuf ans,
Qui s'fait hermite,
Peut risquer un serment,
Qu'emporte l'vent.

LA MARQUISE.

A merveille, Catherine, à merveille, en vérité. Mais, cette chanson, qu'en dites-vous!... ne trouvez-vous pas qu'elle est...

ELISE.

Singulière.

LA MARQUISE.

Singulière! oui, en effet, très-singulière... n'est-il pas vrai, Fierval?

FIERVAL, *sortant de la rêverie où l'a plongé Catherine.*

Eh, oui, charmante...

ELISE, *le fixant.*

A quoi rêvez-vous donc, Monsieur?

CATHERINE, *à Elise.*

Eh bien, Mademoiselle, l'exemple de Julie ne vous effraie-t-il pas?

ELISE, *froidement.*

Non, madame Catherine, non; on ne cède pas toujours à une folle passion, et l'on ne choisit pas toujours si mal.

CATHERINE, *avec sentiment.*

Mademoiselle, le sentiment qui laisse la liberté du choix ne fait pas plus l'éloge de celle qui l'éprouve que du malheureux qui l'inspire.

FIERVAL, *à part, regardant Catherine.*

Cette femme a de l'originalité, je m'en occuperai.

HENRI, *qui l'observe.*

Plaît-il, Monsieur?

FIERVAL.

Tais-toi.

ELISE.

Ne rentrons-nous pas?

LA MARQUISE.

Ah, oui, nos toilettes, tu as raison. — Adieu, Catherine... — A propos, c'est demain la fête d'Elise, nous la célébrerons ce soir, on vous verra au château.

CATHERINE.

Aucun de nous, Madame, ne laissera sûrement échapper cette occasion d'offrir à Mademoiselle l'hommage de son respect et de son attachement.

ELISE, *attendrie.*

Je vous suis bien obligée, Catherine. (*à part, en s'en allant.*) La singulière femme !

LA MARQUISE, *elle sort avec sa fille.*

Adieu, adieu, Catherine : à tantôt.

CATHERINE.

A tantôt, Mesdames. Allons, Fanchette. (*Elle partage avec Fanchette ce qui reste à emporter, et prend le chemin de sa ferme.*)

FIERVAL, *qui est resté.*

Catherine ! belle Catherine !... Ne pourrois-je vous dire ?

CATHERINE, *sans quitter sa route.*

Quoi, Monsieur ?

FIERVAL.

Que vous m'avez enchanté, que jamais je n'éprouverai rien de pareil ; que mon cœur...

HENRI.

Monsieur, ces dames vous regardent.

CATHERINE, *souriant.*

Allez, allez, Monsieur, suivez mademoiselle Elise, vous ferez beaucoup mieux que de vous arrêter ici à vous moquer de moi.

FIERVAL.

Ah ! Catherine, ne me faites pas cette injure !... Vous ne pourriez, sans une cruauté inouie, douter de la force d'un sentiment...

CATHERINE *rentre chez elle en reprenant son refrain.*

« La chose ne vaut pas le mot ».

FIERVAL.

Henri, suis-moi : j'ai mille choses à te dire.

HENRI, *à part, le suivant.*

Encore une sottise !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

La scène est dans une chambre de l'intérieur de la ferme. Le cabinet de Catherine est sur un des côtés, exhaussé de quelques marches, et disposé de manière à laisser voir tout ce qui s'y passe. Une table avec des livres de compte est de l'autre côté. — Des ustensiles de ferme garnissent les murs de la chambre. — Une harpe, des livres, une table à dessiner, des cahiers de musique meublent ce cabinet.

SCÈNE PREMIERE.

CATHERINE, FANCHETTE.

CATHERINE.

Quoi! Charles n'est pas encore rentré?

FANCHETTE.

Pardine! il a été ici tout l'temps du déjeûner de ces dames; il s'en est allé vers midi pour finir queuque z'affaire avec les vignerons... Il y aura dîné... peut-être... y n'tardera sûrement pas à revenir.

CATHERINE, *boudant.*

Ah! quand il voudra; depuis ce matin que je l'attends pour mettre les comptes en ordre, il ne s'en est pas plus pressé.

FANCHETTE.

Dame, Madame, il a tant de chos' à penser! il est char-

gé de tout, c'pauvre monsieur Charles, et c'te ferme n'laisse pas que d'être...

CATHERINE, *avec intérêt.*

Oui, c'est une justice à lui rendre. Depuis qu'il est ici je n'ai presque plus rien à faire. — Et, dans ce moment-ci... non, dans ce moment-ci je n'ai rien à faire. — (*Distraite.*) Je vais... je vais m'enfermer quelques momens : Va-t'en. — Fanchette ?

FANCHETTE, *revenant.*

Madame ?

CATHERINE.

Ecoutez, Fanchette. — Qu'est-ce que ce ton de familiarité que je vous ai vu prendre tantôt avec Henri ? Vous avez rougi quand il a paru ; il a balbutié ses réponses à notre jeune maîtresse ; qu'est-ce que cela signifie ?

FANCHETTE, *rougissant.*

J'ons rougi quand il a paru ?

CATHERINE.

Oui, et tu rougis encore dans ce moment-ci.

FANCHETTE, *naïvement.*

Y n'y a pourtant pas de quoi, madame Catherine, en vérité.

CATHERINE.

Je le veux croire ; mais réponds-moi ; t'aime-t-il ?

FANCHETTE, *timidement.*

Oui, madame Catherine.

CATHERINE.

L'aimes-tu ?

FANCHETTE, *de même.*

Oui, madame Catherine. — (*à part.*) Courage.

CATHERINE.

Et... comptez-vous vous marier ensemble ?

FANCHETTE.

Mais... oui, madame Catherine, drès qu'vous en aurez donné la permission.

CATHERINE.

CATHERINE.

Et si je ne vous la donnois pas ?

FANCHETTE, *d'un air caressant.*

Oh, que si ! — Vous êtes si bonne ! j'vous aim'rons tant, Henri et moi ! Je serons si contente, si contente d'être sa femme !...

CATHERINE.

Fanchette !

FANCHETTE.

Madame Catherine ?...

CATHERINE.

Tu ne te souviens donc plus de ce que je t'ai dit ?

FANCHETTE.

De quoi donc, madame Catherine ?

CATHERINE.

Que tu ne devois pas espérer de te marier jamais de mon consentement.

FANCHETTE, *triste.*

Ah !... je l'avions oublié, madame Catherine.

CATHERINE.

Eh bien, ressouviens-t'en, et ne l'oublie plus.

FANCHETTE, *effrayée.*

Aga ! — Quoi ! sérieusement ?..

CATHERINE.

Très-sérieusement.

FANCHETTE.

Mais par qu'eu raison ?

CATHERINE.

Point de questions inutiles ; songe seulement à ce que je te dis.

FANCHETTE.

Hélas, mon Dieu ! j'ny songeons qu'trop !... Ce pauvre Henri !... Si vous saviez l'chagrin qu'ça l'y fera !... Il avoit cru, et moi d'même, que peut-être ne seriez-vous pas toujours si fort fâchée contre les hommes, et qu'en votre s'ac-

TAYLOR · OXFORD

commodant avec l'mariage, vous nous auriez laissé faire connoissance avec lui...

CATHERINE, *vivement.*

Moi ! moi, me remarier !...

FANCHETTE, *saisissant le mot, à part.*

Remarier !

CATHERINE, *continuant.*

Jamais ! Non, jamais homme ne me reverra sous sa dépendance ; et plût au ciel qu'il me fût permis de rompre jusqu'au dernier lien qui m'attache encore à leur société !.... Charles ne revient pas !

FANCHETTE, *souriant.*

Vous ne voulez plus vivre parmi les hommes, et v'là qu'vous en demandez un.

CATHERINE.

C'est différent ; celui-là est nécessaire ici...

FANCHETTE, *pleurant presque.*

Et si Henri m'est nécessaire, à moi, comment donc ferai-je pour m'en passer ?

CATHERINE, *sérieusement, et s'attristant peu-à-peu.*

Je ne m'attendois pas à tant d'opiniâtreté... Eh bien, Mademoiselle, suivez votre penchant ; épousez votre cher Henri ; je n'en ferai pas moins pour vous tout ce qu'il sera en mon pouvoir de faire pour adoucir d'avance les maux que vous vous préparez ; mais, une fois en ménage, ne cherchez point à me voir, à venir me raconter vos peines ; je ne veux point joindre au souvenir de mes malheurs, le tableau de ceux d'un enfant à qui je m'étois attachée. Vous ne m'avez point payée de retour, vous voulez quitter celle qui, jusqu'à la mort, vous eût tenu lieu de mère et de famille... Quittez-la, mon enfant, quittez-la ; ce ne sera pas le premier bienfait dont on m'aura punie.

FANCHETTE, *sanglottant.*

Eh dieu ! madame Catherine, qu'est-ce que je vous avons fait pour nous dire d'pareilles choses ?... Hélas ! pardonnez-

nous, pardonnez à Fanchette, si elle vous a offensée ! j'aimons mieux r'noncer pour toute not'vie et à l'amour, et aux hommes, et à tout l'monde, que d'donner jamais l'moindre chagrin à not'bonne maîtresse... Pardon, pardon, cent fois pardon !... (*Elle se met à genoux.*)

CATHERINE, *attendrie.*

Lève-toi... lève-toi, mon enfant... je ne sais pourquoi je t'ai dit tout cela... Lève-toi donc, Fanchette ; c'est moi qui me repens de t'avoir fait de la peine... Tu vois bien que nous ne devrions jamais parler de mariage, tu le vois bien... Nous n'en parlerons plus, n'est-ce pas ? allons, allons, essuie tes yeux, embrasse-moi, et que tout soit fini.

FANCHETTE, *après l'avoir embrassée.*

Oh ! j'vous en réponds que j'n'en parlèrons plus... Oh mon dieu ! (*Elle soupire.*) J'allons nous remettre à l'ouvrage, madame Catherine ; et vous ?

CATHERINE.

Moi, je vais m'enfermer quelques momens dans mon cabinet ; qu'on ne m'interrompe pas ; j'ai besoin d'être à moi même. (*Elle passe la main sur son front, monte quelques marches, et se retourne.*) Ah !... quand il plaira à Charles de revenir, tu lui diras que ses comptes ont besoin... Non, non, ne lui dis rien, je m'en charge.

FANCHETTE.

Oui, madame Catherine. (*Seule.*) Ah, Dieu ! Dieu mon sauveur ! qu'est-ce que j'allons devenir ! Ce pauvre Henri !... ce cher monsieur de Lussan !... Ah, jamais... non, jamais, il n'y a pas moyen. (*Catherine entre dans son cabinet, disparoît durant une partie de la scène suivante, et vient ensuite se mettre à dessiner.*)

SCENE II.

LUSSAN, FANCHETTE.

LUSSAN, *arrivant avec précipitation.*

AH, te voilà, Fanchette?

FANCHETTE.

Paix, paix, Monsieur, madame Catherine est là.

LUSSAN, *agité.*

Elle est là, dis-tu?... Tant mieux, je vais lui parler... lui parler!... j'en ai grand besoin!

FANCHETTE.

Qu'est-ce donc qui vous est arrivé, Monsieur?... vous v'là tout je n'sai comment.

LUSSAN.

Je suis dans la crise que j'appréhendois ce matin. Je viens d'avoir avec madame d'Armincourt une conversation où toute ma prudence a pensé me trahir. Elle sembloit vouloir pénétrer mes sentimens; elle m'a pressenti pour une décision prochaine; et, durant le dîner, Elise n'a rien oublié pour me ramener vers elle. J'ignore d'où lui vient ce caprice, je ne sais à quoi attribuer... Je suis au désespoir.

FANCHETTE.

Hélas, Monsieur! je n'avons pas d'meilleures nouvelles à vous donner. Madame Catherine vient tout-à-l'heure de me parler sur l'amour, sur l'mariage. J'ons voulu profiter, l'y dire ce que j'en pensions; elle m'a traitée!... Tenez, voyez mes yeux, ils sont tout rouges...

LUSSAN.

Je veux m'expliquer avec elle. Il le faut. Je le veux absolument: je ne saurois tenir plus long-temps à un pareil état; et, d'après ce qui se passe au château, il faut que mon sort soit décidé ici... aujourd'hui même.

FANCHETTE.

Monsieur, vous allez tout gâter. Pour l'amour de Dieu, prenez-y garde, n'allez pas courir l'risque.

LUSSAN.

Non, non. — Laisse-moi.

FANCHETTE.

Vous êtes trop ému, Monsieur; j'craignons....

LUSSAN.

Laisse-moi, te dis-je.

FANCHETTE.

Adieu donc. — Au moins n'lui parlez pas tout d'suite. — Elle a dit comme ça qu'y n'falloit pas la déranger, qu'elle vouloit être avec elle seule.

LUSSAN.

Non, non; j'attendrai; je travaillerai en attendant qu'elle descende.

FANCHETTE.

Allons... j'vous laissons... Adieu donc, Monsieur. (*Elle sort, en témoignant son inquiétude.*)

SCENE III.

LUSSAN, *à la table, à écrire.* — CATHERINE, *dessinant dans son cabinet.*

LUSSAN. *Il arrange des papiers, compte, écrit, et s'interrompt de temps en temps pour parler.*

Oui, oui... je lui parlerai. — Je verrai... je pénétrerai peut-être... Mais comment oserai-je?... moi, qui jamais... Ah, j'ai souvent éprouvé, et sur-tout auprès d'elle, que c'est toujours au moment où la pensée abonde, que la parole se refuse.

CATHERINE.

La charmante chose que les arts! Non, il n'est point de

passion si forte, de peine si cuisante, dont leur secours ne puisse distraire ou consoler.

LUSSAN.

Et cette jeune personne, de qui j'ai recherché la main, qui semble vouloir réclamer le sentiment qui a guidé mes premières démarches !.....

CATHERINE, *regardant son ouvrage.*

Cette tête est charmante !... Voyons pourtant si, avec d'autres traits... (*Elle crayonne un autre papier.*)

LUSSAN.

Encore, si elle étoit plus riche, si Fierval avoit plus de fortune, ma délicatesse ne seroit point soupçonnée, et je serois tranquille sur son sort.

CATHERINE, *regardant ce qu'elle vient de faire.*

J'ai beau faire, rien de nouveau ne s'offre à mes crayons. Ce sont toujours les même yeux, la même bouche... (*Elle reprend l'autre dessin.*) Elle n'est vraiment pas mal cette tête... C'est singulier qu'un homme du commun... Ah !... (*Elle se lève.*) En vérité, je ne sais à quoi je songe. — Voyons ma harpe.

LUSSAN.

Mais cette femme, cette femme, loin de qui je sens que je ne pourrois plus vivre, qui me déteste peut-être... Non... oh non, elle ne me déteste pas ; on n'inspire point un pareil sentiment sans en ressentir une partie... et si je ne m'abuse pas, si tel est mon bonheur, ô Catherine ! qui que tu sois, je te promets, je te jure que rien au monde ne m'empêchera d'unir ma destinée à la tienne... (*Catherine prélude.*) Qu'entends-je... une harpe !... c'est elle... elle va chanter peut-être.. écoutons.

CATHERINE, *à elle-même, avant de chanter.*

Talent chéri ! charme secret de ma triste existence ! sois ...terprète et la consolation d'un chagrin dont je n'ose encore l'... approfondir la cause.

LUSSAN.

Si je pouvois entendre ce qu'elle dit!... Ah! (*Il écoute.*)

CATHERINE *chante en s'accompagnant.*

Premier Couplet.

Au tems orageux des folies,
J'osai me choisir un vainqueur;
Victime de ses perfidies,
Sa mort détruisit mon erreur.
Mais mon sort fut digne d'envie,
Tant qu'il partagea mon ardeur;
Dans tous les instans de la vie,
L'amour seul fait le bonheur.

LUSSAN, *à lui-même.*

Quelle voix enchanteresse!... jamais paysanne a-t-elle su chanter comme cela!

CATHERINE.

Dernier Couplet.

De mes tourmens enfin guérie,
Je respirois depuis deux ans;
Mais de ce monde qui m'oublie,
J'ai conservé tous les penchans:
Et, malgré ma philosophie,
Hélas! je le sens à mon cœur!...
Dans tous les états de la vie,
L'amour seul fait le bonheur.

LUSSAN, *hors de lui, répète doucement le refrain.*

L'amour seul fait le bonheur.

CATHERINE, *étonnée, quittant sa harpe.*

Qui m'écoute? (*Elle regarde.*) Quoi! c'est vous, Charles?

LUSSAN, *embarrassé.*

Vous chantiez... ce refrain est à la portée de tout le monde... je le répétois.

CATHERINE, *descendant du cabinet.*

Fort bien; mais y a-t-il long-temps que vous êtes arrivé?

LUSSAN.

Quelques instans avant le premier couplet de votre romance. Elle est bien jolie !

CATHERINE, *vivement.*

Vous l'avez entendue toute entière ?

LUSSAN, *avec passion.*

Je n'en ai pas perdu un mot.

CATHERINE, *à part.*

Imprudente !... (*Haut.*) Charles, je ne suis pas contente de vous ; non-seulement vous abusez de la permission que je vous ai donnée de vous retirer chaque soir chez vos parens, mais vous manquez encore les heures où vous devriez être ici dans la journée : cela n'est pas bien.

LUSSAN.

Ah ! pardon. — Il est vrai que l'obligation où je suis d'aller passer toutes les nuits à Lussan, retranche beaucoup du tems que je voudrois pouvoir vous consacrer ; mais mon devoir n'en souffre pas. J'ai terminé ce matin avec Robert ; je viens de voir nos vignerons, et voici les comptes, auxquels il reste peu de chose à ajouter pour qu'ils soient en ordre. Croyez, je vous en supplie, que mon plus grand chagrin seroit de vous voir en colère contre moi.

CATHERINE.

De la colère contre vous ?... En vérité, Charles, je suis bien éloignée d'en avoir... Voyons les comptes.

LUSSAN.

Les voici. Il ne reste, comme vous voyez, que ce que vous avez pris la peine d'écrire vous-même ce matin sur cette feuille séparée, et que je vais transcrire ci-contre.

CATHERINE.

Voilà qui est bien. Transcrivez-le promptement, et faites ensuite un compte précis et clair des produits de l'année. En allant ce soir au château, je le mettrai sous les yeux de Madame.

LUSSAN, *effrayé.*

Vous allez ce soir au château ?

CATHERINE.

Oui. Vous m'avez marqué quelque répugnance à y paroître ; je profite de l'occasion qui se présente pour faire moi-même une commission dont il me semble que vous ne vous souciez point.

LUSSAN, *se mettant à écrire.*

Il est vrai... je n'aime pas le grand monde.

CATHERINE, *soupirant.*

Ni moi non plus. (*Elle prend un ouvrage d'aiguille, et va s'asseoir à l'autre coin du théâtre.*) Mais c'est demain la fête de notre jeune maîtresse : nous y étions tous l'an passé, il faut bien que j'y sois encore cette année-ci : et puis, on parle de noce, de mariage... Madame sera peut-être bien aise de savoir à quoi s'en tenir sur l'état exact de ses revenus ; je le lui porterai, et... A quoi rêvez-vous donc, Charles ? vous n'écrivez plus.

LUSSAN, *troublé.*

Je ne m'en défends pas. J'ai dans cet instant-ci de tels sujets de préoccupation... qu'il m'est impossible de rien faire.

CATHERINE, *avec bonté.*

Eh bien, eh bien ; reposez-vous. Est-ce donc une tâche que je vous impose ? Laissez ces comptes. — Vous me regardez !... vous êtes ému !... Qu'avez-vous, Charles ? vous m'inquiétez.

LUSSAN.

Madame...

CATHERINE.

Avez-vous quelque chose à me dire ?

LUSSAN.

Oui, Madame.

CATHERINE, *avec intérêt.*

Eh bien, parlez : ne suis-je pas votre amie ?... venez ici,

Charles, causons ensemble. (*Elle quitte son ouvrage et lui montre une chaise près d'elle.*)

LUSSAN, *à part, en s'asseyant.*

Dieu, par où commencer !

CATHERINE, *à part.*

Mais pourquoi donc le cœur me bat-il comme cela?

LUSSAN

Madame...

CATHERINE.

Quoi?

LUSSAN.

(*à part.*) Dissimulons encore, s'il est possible. (*haut.*) Madame... j'ai à vous consulter sur un projet qui me chagrine plus que je ne saurois le dire. Vous m'avez témoigné tant de bontés depuis que mon bonheur m'a placé près de vous, que je n'hésite point à vous donner ma confiance, et j'espère...

CATHERINE, *intriguée.*

Voyons, Charles, de quoi s'agit-il?

LUSSAN.

Cette vieille tante chez laquelle je demeure... et de qui j'attends le peu de fortune qui m'est réservé....

CATHERINE.

Eh bien?...

LUSSAN.

Elle veut me marier.

CATHERINE, *extrêmement étonnée.*

Vous?

LUSSAN.

Moi-même.

CATHERINE.

Ah!... et vous venez me consulter là-dessus?

LUSSAN.

Oui, Madame; j'ai cru...

CATHERINE, *avec une sorte de dépit.*

Eh, mon Dieu ! mon cher ami, on n'a d'avis à prendre que de soi-même, en pareil cas. Votre tante veut vous marier, dites-vous, et cela vous chagrine ?... Non, non, mon ami, cela ne vous chagrine pas. Votre tante veut votre bien ; elle vous aime ; elle vous aura, sans doute, découvert une fantaisie pour quelque jeune fille bien fraîche, bien niaise, bien crédule, que vous adorerez le premier mois de votre union, que vous négligerez le second, et que vous délaisserez le troisième, c'est tout simple ; il n'y a rien dans tout cela que de fort ordinaire, et je m'étonne que vous ayez cru nécessaire de me consulter sur de pareilles choses.

LUSSAN.

Mais, Madame...

CATHERINE, *reprenant vivement.*

Peut-être avez-vous craint que je ne voulusse pas vous donner votre congé... il ne falloit pas tant de façons pour me le demander : Charles, vous êtes libre, on ne peut pas plus libre... Mais il faut avouer que voilà une journée bien extraordinaire. Il semble qu'il y ait dans tout ce qui m'environne un vertige de mariage qui me poursuit et me désole !... Eh, mariez-vous, mariez-vous donc une fois, et qu'on me laisse en repos.

LUSSAN, *s'approchant d'elle, et d'un air de confidence.*

Mais prenez donc garde que si j'étois décidé, je ne vous consulterois pas ; que je suis bien loin de consentir au mariage proposé ; que j'y résiste de toutes mes forces, et que ma résistance ne prend sa source que dans une passion qui fait le tourment de ma vie ; et dont je n'ai encore parlé à personne.

CATHERINE, *d'un ton doux.*

Ah, voilà qui est différent. — Ce pauvre Charles ! — Vous aimez, mon ami ?

LUSSAN, *enhardi.*

J'aime une femme... que je ne connois pas encore... et qui, pourtant, semble gagner à se faire connoître; une femme dont l'esprit et le caractère suffiroient pour captiver mon hommage, quand ses attraits ne m'auroient pas déjà séduit; une femme, enfin, à qui l'on ne peut rien reprocher... que le mystère profond qui l'environne; mystère qui donneroit lieu à d'étranges conjectures, si la vertu la plus sévère ne dictoit toutes ses démarches, et si, dès long-temps, elle n'avoit manifesté contre les hommes une prévention... dont je suis la première et la plus malheureuse victime.

CATHERINE, *embarrassée.*

Savez-vous, Charles... que vous parlez bien?

LUSSAN, *avec tendresse.*

Ah! je parlerois bien mieux, si l'on daignoit me répondre.

CATHERINE, *troublée.*

Les réponses qui frappent l'oreille ne sont pas toujours les plus expressives.

LUSSAN, *avec feu, et lui prenant la main.*

Non, sans doute; et si j'osois me livrer...

CATHERINE, *d'un air imposant.*

Laissez ma main, Charles. — Eh bien, donc, cette femme qui ne vous répond pas... dites-moi... est-elle riche?

LUSSAN, *se contraignant.*

Elle l'est pour moi, du moins; c'est ce qui m'a long-temps retenu. — Je n'ai presque rien à espérer, et je crains que l'offre du peu que je vaux ne lui parût indigne d'elle.

CATHERINE, *avec sentiment.*

Détrompez-vous, Charles; les femmes sont naturellement tendres et généreuses, et j'en connois pour qui l'amour d'un homme honnête et malheureux est cent fois plus à craindre que l'hommage fastueux de toutes les richesses de la terre. — Mais...

LUSSAN.

Continuez, je vous en prie.

CATHERINE, *s'animant par degrés.*

Où trouver un cœur vraiment sincère? Quel est l'homme qui, dans sa vie, n'ait pas eu à se reprocher le malheur d'une femme? Quelle est la femme qui n'ait pas, une fois, été victime de sa sensibilité? Et l'on s'étonne qu'elles deviennent fausses, méchantes, coquettes... quelquefois pis encore!... tout dépend du premier pas qu'elles font dans le monde. Uniquement livrées à l'attrait enchanteur d'un sentiment dont leur cœur est avide, à cet âge sur-tout où elles n'attendent que le plaisir et ne conçoivent que le bonheur, leur destinée entière est attachée aux suites de cette fatale impression; et telle qui, heureuse et récompensée dans son choix, eût passé doucement la vie entre les devoirs charmans d'un véritable amour et les jouissances inappréciables de la vertu, irritée et avilie par la conduite de son séducteur, se voue à tous les vices dont cet exemple affreux lui a tracé la route, et se venge ainsi de ses peines passées sur tout ce que le pouvoir de ses charmes lui fait trouver de dupes et de victimes.

LUSSAN, *effrayé.*

O Ciel! auriez-vous été exposée à ces horreurs? et jamais l'idée d'une telle vengeance...

CATHERINE, *avec noblesse.*

Non; je n'ai rien à me reprocher; ce témoignage consolant m'a suivi par-tout et me soutient encore. Mais la séduction, les dédains, l'abandon, l'ingratitude la plus basse, j'ai tout éprouvé.—Ah!... Charles... Charles... combien j'ai souffert!

LUSSAN, *avec le plus grand intérêt.*

Parlez; épanchez enfin dans mon sein ce secret inconcevable pour tout le monde. Jamais ami plus tendre ne mérita mieux d'en être dépositaire.

CATHERINE, *avec abandon.*

Je vous crois. L'éloignement que j'ai conçu pour la société,

la misanthropie qui me fatigue, et à qui pourtant je suis redevable du repos que j'ai goûté quelque temps, ne tiennent pas contre la confiance naïve que vous m'avez témoignée... Apprenez donc, Charles, que je ne suis point ce que je parois être, qu'un nom illustre, une fortune immense furent autrefois... On vient... Ah! Ciel!

LUSSAN, *à part.*

Quel contre-temps! (*Il se remet à écrire... Catherine reprend son ouvrage.*)

SCÈNE IV.

Les précédens, HENRI, FANCHETTE, *qui se disputent.*

FANCHETTE, *voulant empêcher Henri d'entrer.*

Mais quand j'vous disons qu'ç'a n'se peut pas...

HENRI.

Eh, parbleu, mam'zelle Fanchette, laissez-moi donc lui parler: on n'a j'amais vu tant de cérémonies chez une fermière... Pardon, madame Catherine; c'est que mamz'elle Fanchette vouloit m'empêcher de faire une commission qui intéresse infiniment le repos de mon maître... à ce qu'il dit, du moins... Il s'agit d'une lettre que voici, et dont il attend la réponse.

CATHERINE, *étonnée.*

Une lettre... à moi?

HENRI.

Oui, Madame.

CATHERINE.

De votre maître?

HENRI.

Oui, Madame, de M. de Fierval: je l'ai vu écrire.

CATHERINE, *la décachetant.*

Voyons donc... (*Elle lit.*)

LUSSAN, *vivement, à part.*

Fierval !

HENRI, *prête l'oreille.*

Hein ? (*Il apperçoit Lussan.*) Oh, oh !

FANCHETTE, *à demi-voix.*

Paix !

HENRI, *sur le même ton, à Fanchette.*

Par quel hasard M. de Lussan...

FANCHETTE *impérativement.*

Paix, vous dit-on.

HENRI.

Mais je vois...

FANCHETTE, *en colère.*

Vous voyez d'travers.

HENRI, *un peu plus haut.*

Mais quand le diable y seroit, je vois M. de Lussan.

FANCHETTE, *outrée.*

Et moi j'vous disons que c'n'est pas lui, que j'vous l'soutenons, et qu'vous l'croirez.

HENRI.

Ah ça, expliquons-nous. Pourquoi falloit-il que je l'eusse vu ce matin, et pourquoi faut-il que je ne le voie pas maintenant ?

CATHERINE, *sans quitter sa lettre.*

N'interrompez donc pas ce pauvre Charles.

HENRI, *stupéfait.*

Charles !...

FANCHETTE.

Oui, Charles ; y êtes-vous ?

HENRI, *regardant Catherine et Lussan.*

Ah, ah !

LUSSAN, *donnant une bourse à Fanchette.*

Qu'il prenne et se taise.

FANCHETTE, *bas à Henri.*

Tenez, prenez, et mentez, si c'est possible.

HENRI, *refuse la bourse en riant.*

Je n'en veux pas; j'aime mieux mentir pour rien.

FANCHETTE.

A la bonne heure. (*Elle reporte la bourse à Lussan, qui veut la lui faire garder; elle la refuse aussi.*)

CATHERINE, *à elle-même, en finissant sa lettre.*

Quel style!... quelles mœurs! — Et madame d'Armincourt sacrifieroit sa fille à un pareil homme!...

HENRI.

Eh bien, Madame, la réponse?...

CATHERINE.

Dites à votre maître, M. Henri, que je la lui porterai moi-même ce soir.

HENRI.

Où, Madame?

CATHERINE.

Au château.

HENRI.

A quelle heure?

CATHERINE.

A l'heure où tout le monde s'y rendra.

HENRI.

Dans quel endroit?

CATHERINE, *froidement.*

Vous le verrez. (*Elle reprend sa lettre.*)

HENRI, *en s'en allant, demande à Lussan.*

M. Charles n'a rien à faire dire au château?

LUSSAN,

L U S S A N, *bas à Henri.*

Pardonnez-moi. — Une place à mon service, ou vingt coups d'étrivière à vous offrir.

H E N R I *salue, et se retourne vers Fanchette.*

Et mam'zelle Fanchette?

F A N C H E T T E.

Ma foi de mariage, ou cent soufflets... Voyez.

H E N R I, *salue en riant, et sort.*

Mon choix est fait; j'ai l'honneur d'être...

SCENE V.

Les précédens, hors HENRI.

C A T H E R I N E, *sérieuse.*

VOTRE Henri s'est chargé là d'une vilaine commission, Fanchette.

F A N C H E T T E, *honteuse.*

Si j'savions c'que c'est, madame Catherine, j'l'en avertirions, à cette fin qu'y s'en méfie une autre fois.

L U S S A N, *inquiet.*

Ce message renferme donc quelque chose d'extraordinaire?

C A T H E R I N E.

Oh! mon dieu non; rien de si commun, au contraire, que de voir de jeunes gens sans honneur s'imaginer q[illegible] toutes les femmes leur ressem[illegible]; mais leurs outrages n'atteignent que celles qui sont à le[illegible]rtée; je suis bien au-dessus de cela. Lisez, vous verrez.

L U S S A N, *prend la lettre et lit.*

« Vous êtes aimable à miracle, et je suis amoureux comme
» cent. Nos âges, nos agrémens, notre genre d'esprit, tout
» s'accorde : il n'est guère que nos existences morales qui

» diffèrent un peu ; mais mon amour se résout volontiers à
» franchir la distance qui nous sépare, et n'exige même pas
» que vous lui en teniez compte. Fiez-vous au serment que
» je vous fais de vous aimer jusqu'à l'éternité, et, de plus,
» soyez certaine que le mariage de convenance qu'on me
» fait contracter avec cette petite Elise, ne m'empêchera pas
» de passer ma vie à vos pieds. Adieu, consultez-vous, j'at-
» tends votre décision avec une impatience inimaginable ».

FIERVAL, *à part.*

L'insolent! (*haut, rendant la lettre.*) Il ne faut qu'un cœur pour sentir que l'amour ne s'exprime pas ainsi.

FANCHETTE, *riant.*

La drôle de lettre, j'n'y comprenons rien.

CATHERINE.

Cette lettre, mon enfant, doit être pour vous une raison de plus de fuir Henri : le valet d'un pareil homme ne sauroit vous convenir.

FANCHETTE, *tristement.*

Eh, mon bon Dieu, j'vous obéirons, s'il le faut absolument... mais le voilà qui r'vient, j'crois... (*courant à Henri.*) Oui, vraiment, oui, c'est lui-même.

LUSSAN, *regardant vers la porte.*

Il ramène quelqu'un!

CATHERINE.

Quelqu'un? qui donc?

SCENE VI.

Les précédens, HENRI, BONIFACE D'ORNEVILLE.

HENRI, *aidant l'armateur à marcher.*

ENTREZ, entrez, Monsieur, vous serez mieux ici. Madame Catherine, voilà un Monsieur que je viens de trouver à deux pas : sa chaise s'étoit rompue, je l'ai vu dans l'embarras, je l'ai aidé à s'en tirer, et je vous l'amène : vous voulez bien permettre qu'il se repose un instant chez vous, n'est-ce pas ?

CATHERINE.

Comment donc, Henri ! c'est un vrai service que vous me rendez. — (*à Boniface.*) Asseyez-vous, Monsieur, asseyez-vous. Comme vous êtes ému !... voudriez-vous prendre quelque chose ? n'êtes-vous pas blessé [illegible]e pareille chûte...

BONIF[illegible] *[illegible]l a toujours le ton de la bonté et de [illegible]rusquerie.*

[illegible]h, ce n'est rien : grand merci. — Je me suis peut-être un peu froissé la cheville... ce n'est rien. — Si vous vouliez seul[illegible]ent me faire donner un coup à boire ; j'ai une soif de tous les diables.

CATHERINE, *avec empressement.*

A l'instant, Monsieur. — Fanchette ? vite, un verre, une assiette..... Charles, tenez compagnie à Monsieur..... Je vais... A l'instant, Monsieur, à l'instant ; ne vous impatientez pas. (*Elle va chercher du vin, tandis que Fanchette rince un verre.*)

BONIFACE, *la regardant aller.*

Elle est obligeante, cette femme... elle est jolie... Qui est-elle ?

HENRI.

Monsieur, c'est notre fermière.

LUSSAN, *avec intérêt.*

Oui, Monsieur; c'est une fermière...

BONIFACE.

Je le crois. — Elle me revient fort. — Mais où suis-je, ici, précisément?

HENRI.

A la ferme d'Armincourt, château qu'on trouve à deux cents pas d'ici.

BONIFACE, *joyeux.*

Je suis à Armincourt !... le Ciel en soit loué ! Ma chaise a bien fait de se rompre ; me voilà au bout de mes courses.

LUSSAN.

Monsieur a des connoissances au château ?

BONIFACE, *en riant.*

Oui, j'y ai quelques petites connoissances ; ma sœur et ma nièce, par exemple.

LUSSAN, *à part.*

Ah, Ciel !

BONIFACE, [illegible]*nant.*

Mais, admirez un peu la bizarrerie de mon étoile, qui, durant [illegible]gues années, me pousse d'un pôle à l'autre, me r[illegible]et de tous les événemens connus, m[illegible]per[illegible] met à [illegible]éaliser une somme de deux ou trois misérables millions, qui m'ont coûté plus de peines à amasser !... J'arrive en Fra[illegible]e cou[illegible]ris, dans l'espérance d'y retrouver un fils que j'avo[illegible]-être abandonné un peu trop durement... je cherche... je m'informe... Bah ! il est mort ; sa veuve est au diable ; et me voilà, moi, le bec dans l'eau, ne sachant que faire de ma fortune. Je me rappelle pourtant, un beau jour, que j'ai, au fond du Berry, une sœur et une nièce qui meurent de faim au sein de l'héritage de leurs ancêtres... J'accours partager avec elles le fruit de mes travaux roturiers ; et peu s'en faut qu'un maudit postillon, que le Ciel confonde, ne me casse une jambe à

leur porte. (*ici, Catherine et Fanchette rentrent.*) — Bien obligé, Mesdames. (*il boit.*) Ah! il est bon ce vin. (*il rend son verre.*) Je vous remercie.

CATHERINE.

Comment vous sentez-vous à présent, Monsieur?

BONIFACE.

Mieux, beaucoup mieux : ce verre de vin m'a fait grand plaisir; je mourois de soif.

CATHERINE.

Vous le trouvez donc passable?

BONIFACE.

Excellent, d'honneur.

CATHERINE, *lui reversant à boire.*

Eh bien, buvez-en encore un coup; cela ne peut pas vous faire de mal.

BONIFACE, *gaîment.*

Ma foi, je le veux bien; vous l'offrez de si bonne grace, qu'en vérité... (*il boit.*) En voilà assez.

HENRI.

Si vous le permettez, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous conduire au château; j'en suis.

BONIFACE.

Très-volontiers, mon ami, très-volontiers; mais, avant de m'y rendre... dites-moi un peu, mes enfans, ma sœur est-elle aimée ici? ma nièce est-elle gentille, affable, bienfaisante?... vous devez en savoir quelque chose; dites-le-moi sans façon; vous me ferez plaisir.

CATHERINE, *étonnée.*

Monsieur parle de madame d'Armincourt et de sa fille?

BONIFACE.

Oui, ma sœur et ma nièce. Si, par hazard, elles étoient fières, orgueilleuses, dures envers leurs paysans, je repars

aussi vîte que je suis venu, et vais jetter un bienfait par-tout où je trouverai un malheureux... et, Dieu merci, il n'en manque nulle part. — Si, au contraire, elles sont telles que je desire les voir, si je trouve enfin leur éloge dans vos cœurs, je ne viens augmenter leur fortune que pour leur donner les moyens d'accroître la vôtre : ainsi, parlez, je vous le répète, vous me ferez plaisir.

CATHERINE.

Oh ! madame la Marquise est une bien bonne maîtresse !

HENRI.

Le soutien des pauvres !

FANCHETTE.

La mère des orphelins !

LUSSAN.

La meilleure des femmes.

BONIFACE.

Et sa fille !... vous ne m'en dites mot !... (*ils se regardent.*) C'est clair.

CATHERINE, *vivement.*

Pardonnez-moi, Monsieur ; elle est charmante, n'est-il pas vrai, Charles ?

LUSSAN, *vivement.*

Oui... oui ; elle est fort bien.

BONIFACE.

Mais ce n'est pas son visage qui m'inquiéte ; noir ou blanc, beau ou laid, que m'inporte ?... Mais les dons solides, essentiels, les qualités de l'ame ; c'est de cela que je m'informe, c'est de cela dont je voudrois vous voir tous répondre ; et il me semble...

CATHERINE, *avec bonté.*

Ah ! Monsieur, elle est encore bien jeune ; mais nous ne doutons pas qu'un jour son caractère, soutenu de vos avis et des exemples de sa mère, ne réponde bientôt aux charmes de son aimable figure.

BONIFACE.

Vous la défendez .... c'est fort bien. — Parle-t-on de la marier bientôt ?

CATHERINE.

Mais oui, Monsieur ; vous trouverez au château deux personnes entre qui Madame ne doit pas tarder à faire un choix. — Un certain M. de Fierval, et le seigneur d'un petit village à deux lieues d'ici, qu'on nomme Lussan.

BONIFACE, *d'un air mémoratif.*

Lussan.

LUSSAN, *vivement.*

Oh, pour celui-là, il n'en faut plus parler ; je doute que Monsieur le voie au château.

BONIFACE.

Pourquoi donc ?

HENRI, *saisissant l'idée de Lussan.*

Ma foi, il feroit tout aussi bien de ne s'y plus remontrer ; madame Elise ne l'aime pas, dit-on, et pour être simple témoin du mariage de son rival, ce n'est pas la peine.

BONIFACE.

Tant pis ; ma nièce a très-mal fait d'éconduire ce jeune homme : ce doit être un garçon estimable ; je crois en avoir entendu parler... oui, j'en ai entendu parler dans mon passage à Paris, on m'en a dit du bien... Allons, allons, je vais m'informer de tout cela au juste... (*à Catherine.*) Adieu, Madame ; je vous remercie de tout mon cœur ; vous êtes polie, avenante, et puis vous avez un certain air... de certains traits... Je reviendrai, je reviendrai souvent à votre ferme... vous le voulez bien, n'est-ce pas ?... Adieu, adieu Madame. (*à Lussan.*) Bonjour, Monsieur. — (*à Henri.*) Donnez-moi votre bras, mon garçon. (*Il va pour sortir et rencontre Fierval.*) Qu'est-ce que c'est que ce Monsieur ?

CATHERINE, *étonnée.*

C'est M. de Fierval !

LUSSAN, *à part.*

Fierval !... Je suis perdu !

SCÈNE VII.

Les précédens, FIERVAL. *Au moment où Fierval commence à parler, Henri et Fanchette se rapprochent, d'un air inquiet.*

FIERVAL.

Je viens savoir si ce coquin d'Henri... (*Il passe devant Boniface pour aller à Catherine, et voit Lussan.*) Pardon, Monsieur. — Ah, ah !... Mais non... Si fait... Eh, parbleu, c'est lui, c'est Lussan.

CATHERINE & BONIFACE.

Lussan !

FIERVAL, *riant.*

Que faites-vous donc ici ?

LUSSAN, *d'un air calme.*

J'attends, Monsieur, que vous m'ayez appris ce que vous venez y faire vous-même.

FIERVAL, *riant.*

Ma foi, je ne sais pas si le même objet nous y attire ; mais en tous cas, la rencontre est plaisante. (*Il rit plus fort.*)

BONIFACE, *riant aussi.*

Et sur-tout pour moi. — (*Les saluant.*) Messieurs, je suis enchanté de faire connoissance avec vous. C'est donc vous qui recherchez la main de ma nièce ?

FIERVAL, *surpris.*

Votre nièce, Monsieur !

BONIFACE, *le regardant de la tête aux pieds.*

Oui, ma nièce Elise d'Armincourt. — Je lui en ferai mon compliment. (*à Catherine.*) Ah, ah ! la belle fermière,

vous ne nous disiez pas que ces Messieurs... Mais c'est tout simple, au surplus, c'est tout simple, quand une femme est jolie, on la dispense d'être sage.

CATHERINE, *à part.*

Où me cacher !

FANCHETTE, *bas à Henri.*

Tirez-nous donc d'là, Henri !

HENRI, *de même.*

Aidez-moi donc.

LUSSAN, *à Boniface.*

Modérez vos expressions, Monsieur ; si mon déguisement paroît déposer contre Madame, c'est à tort que vous la soupçonneriez d'y être pour quelque chose : elle n'en savoit rien, et l'ignoreroit encore, sans l'indiscrète visite de Monsieur.

HENRI, *bas à Fierval.*

Oh ! ça, c'est vrai ; car ce n'est que pour me souffler ma maîtresse, qu'il...

FANCHETTE, *joignant les mains, à Fierval.*

N'nous perdez pas d'honneur, Monsieur, j'vous en supplions !

FIERVAL, *riant encore plus.*

Quoi ! sérieusement !... c'est pour cette petite Fanchette que...... Ah ! mon ami, je vous en demande pardon ; mais on ne tient pas à une pareille extravagance... ah ! ah ! ah !

BONIFACE, *impatienté.*

Allons, riez, riez ; vous vous expliquerez après peut-être.

CATHERINE, *confuse.*

Ah ! Monsieur, gardez-vous de croire...

BONIFACE.

Quoi ? — Diable m'emporte si j'y comprends le mot.

HENRI, *à Fierval.*

Ménagez l'oncle, il apporte une dot immense.

FIERVAL.

(*à part.*) C'est très-aimable. (*haut, plus sérieusement, à Boniface.*) Monsieur... tout ceci n'est qu'une plaisanterie, il est inutile d'y faire attention. Quelques ordres relatifs à mon prochain mariage avec votre adorable nièce, m'ont amené dans cette ferme, où, je l'avoue, je ne m'attendois pas à trouver M. de Lussan, établi et déguisé de la sorte; mais il faut l'excuser, l'amour a fait faire plus d'une folie; et celle-ci...

LUSSAN, *d'un ton calme et fier.*

Allez, allez, Monsieur, profitez, s'il vous est possible, de l'avantage que ce moment vous donne; mais croyez-moi, efforcez-vous de vous taire, si vous ne voulez pas que nous nous rencontrions de plus près.

FIERVAL.

Pour votre rencontre, je ne l'éviterai pas, à coup sûr, je vous estime trop pour cela; mais, pour de la discrétion... pas possible, en honneur, pas possible.

BONIFACE, *à l'un.*

Monsieur, je suis désolé de cette aventure; elle me force à diminuer de l'opinion que j'avois conçue de vous, sans vous connoître, et ce n'est pas sans qu'il m'en coûte.

LUSSAN.

Ne hâtez pas votre jugement, Monsieur; je ne vous demande que trois heures et le secret. J'aurai l'honneur de vous voir au château.

BONIFACE.

Je vous y attendrai, Monsieur; je ne demande pas mieux que de m'être trompé. — Adieu. (*à Catherine.*) Madame, oubliez l'injure que je vous ai faite; c'est votre figure qui en est cause. — (*à Fierval.*) Pour vous, Monsieur, je vais demander à ma sœur si votre mariage avec ma nièce est aussi prochain que vous le dites. Je veux pour elle un homme honnête, aimable, et qui l'aime sincèrement, je vous en avertis.

FIERVAL.

En ce cas, Monsieur, mon bonheur est certain. — (*à Henri, à part.*) Et ma lettre ?...

HENRI, *à part.*

La réponse ce soir.

FIERVAL, *bas à Catherine.*

Charmante ! — Mais, croyez-moi, envoyez-le se déguiser ailleurs, cela vous compromettroit. — (*à Lussan.*) Adieu, Lussan, adieu, mon cher; sans rancune ?... sans rancune, je vous demande en grace. (*à Boniface.*) Monsieur, je suis à vos ordres. (*il sort avec Henri et Boniface, qui salue encore Lussan, avec intérêt.*)

SCÈNE VIII.

CATHERINE, LUSSAN, FANCHETTE, *qui se tient derrière et observe la scène avec inquiétude.*

CATHERINE, *joignant ses mains sur son front.*

DIEU ! que d'affronts !

LUSSAN.

Catherine ?... Madame... daignez m'écouter un moment; ne faites pas tomber sur moi seul le ressentiment de la scène qui vient de se passer. Sans cet audacieux jeune homme....

CATHERINE.

Je lui rends graces, Monsieur; il m'a appris à vous connoître, il a éclairé l'abîme où mon erreur m'alloit précipiter. Et quel étoit votre but, en supposant que je ne fusse que ce que j'ai voulu être à vos yeux? étoit-ce donc un motif pour vous faire un jeu de la perte de mon repos et de ma réputation? Est-il donc décidé parmi les hommes, qu'une femme inférieure en naissance ne puisse les égaler en vertu ? Ah! cette indignité révolte ma raison! et jamais... non, jamais je ne vous en aurois cru capable.

LUSSAN.

Mais vous ignorez quels étoient mes desseins. Accordez-moi, par pitié, si je ne puis obtenir un autre sentiment, le pardon d'une ruse dont tout vous auroit fait reconnoître l'innocence. — Mais je vous aimois, Catherine!... Je vous aime... plus que je ne puis l'exprimer! — Achevez-la cette confidence d'où dépend le reste de ma vie; que je sache enfin qui vous êtes; que je jouisse à-la-fois de la douceur de consoler, d'enrichir ce que j'aime, et de devoir à sa tendresse son retour au monde et au bonheur!

CATHERINE, *émue, dit avec douleur.*

Les voilà!... ils se ressemblent tous (*à Lussan, d'une voix étouffée.*) Epargnez-vous, Monsieur, des soins que vous avez rendus inutiles; retournez au château, oubliez une misérable femme qui n'avoit pas demandé à vous connoître, et qui ne tardera pas à aller loin d'ici, loin de vous, de tout ce qui l'environne, chercher une retraite plus sûre, s'il en est, contre la fausseté et la perfidie.

LUSSAN, *éperdu.*

Quoi! vous voulez...

CATHERINE, *d'un ton plus ferme.*

Oui, Monsieur: ce soir, je rends mes comptes à Madame, et demain je pars.

LUSSAN.

Catherine... au nom du Ciel!...

FANCHETTE, *qui s'avance en pleurant.*

Eh quoi, madame Catherine! vous n'aimez donc plus c'te pauvre petite Fanchette?

CATHERINE, *à Fanchette.*

Petite ingrate! il vous sied bien de réclamer une tendresse dont vous avez si indignement abusé! si jeune! se mêler de pareilles intrigues, trahir sa bienfaitrice, l'exposer à rougir aux yeux de tout le monde! vous en voilà récompensée; demain... ce soir, vous n'aurez plus d'asyle.

FANCHETTE, *crie à Lussan.*

Monsieur !... Monsieur, parlez pour moi !...

LUSSAN, *d'un ton calme et doux.*

(*à Fanchette.*) Calmez-vous, mon enfant, je me charge de vous. (*à Catherine.*) Je vous laisse, Madame; vous n'êtes pas à présent en état de m'entendre : mais croyez que l'homme qui a pu supporter facilement vos injustices, ne renoncera pas de même à l'espoir de vous posséder. Je saurai qui vous êtes; je le saurai peut être malgré vous. Mon amour, mon respect, ma persévérance vous ramèneront un jour à des sentimens plus dignes de vous et de moi; et, en attendant, vous ne partirez pas... non, Madame, vous ne partirez pas: tant que Charles existera, Catherine ne sera point maîtresse d'aller respirer un autre air que lui. Adieu, Madame.—Venez, Fanchette. (*Il sort, Fanchette le suit, en regardant de tems en tems Catherine, qui reste consternée.*)

SCÈNE IX.

CATHERINE, *seule.*

Quoi donc! je ne serois pas libre de fuir des lieux où le malheur m'a encore poursuivie? Il faudroit que je demeurasse en butte aux insultes de Fierval, à la colère d'Elise, aux persécutions d'un homme... que je devrois... que je ne puis haïr. — Mais quand il seroit assez généreux pour faire en ma faveur ce que je fis pour l'ingrat d'Orneville, qui me répond que mon second mariage sera moins désastreux que le premier? et si l'homme que je comblai de mes bienfaits, me rendit si constamment malheureuse, que pourrois-je attendre de celui à qui je devrois tout à mon tour? Je n'en courrai point le danger... je m'en irai... je m'en irai cette nuit même. — Mais, avant mon départ, je veux punir cet insolent Fierval; sa lettre m'en donne un moyen facile. Comme il étoit haïssable tantôt! comme son audace

et sa fatuité contrastoient bien avec le maintien noble et réservé de ce malheureux !... Que dis-je !... où mes idées s'égarent-elles !.... Ah, Julie !.... Julie !.... fuis, si tu veux, M. de Lussan ; mais n'espère pas d'oublier jamais le pauvre Charles !

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une salle du château, éclairée et préparée pour une fête.

SCÈNE PREMIERE.

ELISE, FIERVAL.

ELISE, *très-agitée.*

NON, je n'en puis revenir. Comment ! il est possible que M. de Lussan se soit dégradé au point...

FIERVAL, *riant.*

Rien n'est plus vrai, d'honneur. Je l'ai trouvé installé dans cette ferme, comme s'il y eût eu dix ans qu'il en fût commensal. Peut-être lui aurois-je gardé le secret ; mais sa menace m'en a ôté l'envie : la contrainte ne m'a jamais rien fait faire de bon.

ELISE.

Se travestir ainsi, et dans un lieu où la première personne venue pouvoit le reconnoître !... nous braver... nous insulter en face.

FIERVAL.

Vous êtes piquée.

ELISE.

Moi ?... Oh non, je vous assure. Vous savez quels sont mes sentimens, et vous n'aviez pas besoin de cette dernière offense pour déterminer mon choix. — Mais je ne puis penser qu'une malheureuse servante de basse-cour...

FIERVAL.

Ecoutez donc : elle n'est pas mal ; et quand une fois la tête se monte... A propos, où est donc le cher oncle Boniface ?

ELISE.

Oh ! ne m'en parlez pas ; il est d'une grossiéreté insoutenable... — Mais êtes-vous bien sûr que ce soit pour la petite Fanchette ?..

FIERVAL.

Encore ? Ah, parbleu, ma belle cousine, c'en est trop : vous ne voulez pas me donner de l'inquiétude, au moment où tout semble devoir assurer mon bonheur : songez donc que demain, peut-être, nous serons l'un à l'autre, et que, quelque fonds de tolérance dont je fasse provision en me mettant en ménage, encore ne pourrois-je souffrir qu'un rival m'enlevât la douceur de vous occuper uniquement, au moins le premier jour des noces.

ELISE, *fièrement.*

Comment, Monsieur, vous oseriez penser...

FIERVAL.

Eh non, non ; je ne pense, je n'ose rien au monde ; je voudrois seulement vous distraire d'une idée qui contrarie mon amour.

ELISE, *préoccupée.*

Soyez tranquille, je ne change pas si facilement ; et ce ne seroit pas au moment où ma famille décide de mon sort, que je me permettrois... (*vivement.*) Ah ! voilà Fanchette ; interrogeons-la, nous saurons à quoi nous en tenir.

FIERVAL, *à part.*

C'est incroyable !

SCENE

CATHERINE, *hors d'elle-même.*

Comment, Monsieur! je me trompe...

BONIFACE.

Vous ne savez pas mentir; j'aime cela.

CATHERINE, *éperdue.*

Je vous assure, Monsieur...

BONIFACE, *impétueusement.*

Répondez-moi, et vîte et positivement. — N'êtes-vous pas née à Paris? n'êtes-vous pas fille d'un brave et riche militaire qui s'appelloit Harcourt? n'êtes-vous pas restée orpheline à seize ans? Un jeune homme nommé d'Orneville...

CATHERINE *jette un cri et se trouve mal; Boniface la soutient.*

D'Orneville!... je me meurs.

BONIFACE, *effrayé, et avec le plus grand intérêt.*

Qu'avez-vous?... ne craignez rien, ne craignez rien, vous dis-je. — Vous avez des droits, des droits sacrés à ma tendresse. Si j'ai pu mettre au monde un fils indigne de moi, je remercie le Ciel de m'avoir donné le tems et les moyens de réparer ses fautes. Julie!... chère et généreuse Julie!... par grace, par pitié, ne haïssez pas le pauvre Boniface d'Orneville, qui vous demande à genoux le pardon de son fils.

CATHERINE.

Vous, Monsieur... vous le père de mon mari!...

BONIFACE, *se mettant tout-à-fait à genoux.*

Oubliez que je fus son père, et laissez-moi être le vôtre.

CATHERINE, *l'embrasse et le relève.*

Ah, Monsieur! — Oui!... ah, oui; soyez mon père!... j'avois besoin d'en retrouver un!

BONIFACE, *la serrant dans ses bras.*

Jusqu'à la mort. — Ah ça, ma fille, il ne s'agit plus de fuite, d'aventures, de déguisemens. — (*montrant son cœur.*) Voilà votre dernier asyle; rien au monde ne vous en fera sortir.

Votre honneur est le mien, ma fortune est la vôtre, et le soin de vous rendre heureuse, celui qui m'occupera constamment. (*reprenant sa gaieté.*) Ah ça, nous venons de nous attendrir ensemble; il faut maintenant nous égayer un peu, punir un fat, corriger ma nièce, et faire un bon mariage... Que de plaisirs à-la-fois!

CATHERINE, *émue.*

Un bon mariage!...

BONIFACE.

Oui, oui; Lussan et vous, je vous marie. Vous vous aimez comme deux fous; vous êtes tous deux honnêtes, tous deux riches: il n'y a rien de mieux que cela.

CATHERINE.

Moi, riche?... Vous savez qu'il ne me reste rien.

BONIFACE.

Vous oubliez donc que j'ai quelque chose? La dot d'Elise est à vous; vous verrez quelles étoient mes conditions. Je mets sous votre dépendance ma fortune et le sort de ma nièce... vous en disposerez à votre gré: je ne m'en mêle plus. — On vient. Soyez encore Catherine, jusqu'à ce que j'unisse Lussan et ma belle-fille.

CATHERINE, *lui baisant la main.*

J'obéis. — (*à part.*) Ah! Charles, quel moment.

SCENE VII.

Les précédens, LA MARQUISE, ELISE, FIERVAL, HENRI, FANCHETTE, *à la tête d'une troupe de paysans qui apportent des bouquets à Elise. Fanchette en a deux, un pour elle, et un plus beau qu'elle tient contre sa jupe. Les paysans entrent sur une espèce de marche villageoise, et présentent, en passant, leurs bouquets à Elise. Pendant ce tems, on apporte une table à l'un des côtés du théâtre; un notaire s'y met et achève de dresser le contrat. Catherine est à un coin de la scène; Fanchette se glisse à côté d'elle. Boniface est à l'autre coin; la Marquise, sa fille, Fierval, occupent le milieu; Henri derrière, près de Fanchette. Les paysans se rangent au fond, après la marche, et y restent jusqu'à la fin.*

LA MARQUISE, *aux paysans.*

ALLONS, mes enfans, de la joie! Elise, en se mariant, va faire plus d'un heureux dans le village. (*à Boniface.*) Eh bien, mon frère, êtes-vous décidé?

BONIFACE, *gaîment.*

Un moment, ma sœur.

ELISE, *à Fierval.*

La voyez-vous, cette audacieuse fermière?

FIERVAL, *à Elise.*

Je m'en vais lui parler. (*il va à Catherine, tandis que la Marquise embrasse sa fille, et lui donne un bouquet qu'elle met à son côté.*) Ma réponse, belle Catherine?

CATHERINE, *souriant.*

Monsieur d'Orneville vous la fera pour moi.

FIERVAL, *étonné.*

Comment?

CATHERINE.

Je l'en ai chargé.

HENRI, *donnant un bouquet à son maître.*

Présentez donc votre bouquet, Monsieur.

FIERVAL, *à lui-même.*

Je ne puis concevoir... (*Il quitte Catherine, et va offrir un bouquet à Elise.*)

CATHERINE *à elle-même, s'appercevant qu'elle est la seule qui n'ait pas de bouquet.*

Et moi qui n'en ai pas... (*Fanchette s'avance timidement, et lui offre le sien, d'un air suppliant.... Catherine l'accepte en riant, et la baise au front.*) Pauvre enfant!

FANCHETTE, *à part, avec joie.*

Oh! il y a du nouveau!

BONIFACE, *à Catherine.*

A vous, la belle fermière, et un beau compliment, s'il vous plaît.

CATHERINE, *gaîment.*

Me l'ordonnez-vous, Monsieur?

BONIFACE.

Je vous en prie.

CATHERINE, *offrant un bouquet à Elise.*

Mademoiselle, ne rejettez pas ce foible témoignage de l'attachement d'une femme qui ne vous a jamais fait de mal, et qui voudroit un jour pouvoir vous faire du bien... (*Elise fait un geste dédaigneux.*) Cela n'est pas impossible; il faut s'attendre à tout dans la vie; et le plus doux moyen de prévoir les événemens, est de se laisser aimer de tous ceux dont la tendresse peut nous aider à les soutenir.

ELISE, *étonnée.*

A quoi tend ce discours?

LA MARQUISE.

J'en suis toute attendrie!

BONIFACE.

C'est donc à mon tour à fêter ma nièce... — Mais... un instant, il nous manque encore quelqu'un.

FANCHETTE, *vivement.*

C'est M. de Lussan.

BONIFACE.

Qu'on l'avertisse.

FANCHETTE.

Allons le chercher, Henri.

HENRI.

Allons le chercher. (*ils sortent en courant.*)

SCÈNE VIII.

Les précédens, hors HENRI & FANCHETTE.

FIERVAL.

QUE veut dire ceci?

BONIFACE.

Je vais vous l'expliquer, Monsieur. — Je vous ai tantôt annoncé une condition sans laquelle je ne pouvois goûter la douceur d'enrichir ma nièce : la voici... C'est que, dans le cas où le hazard, ou des événemens que je ne pouvois prévoir, nous feroient découvrir la malheureuse veuve du fils que j'ai perdu, ma nièce et moi lui rendrions à l'instant la fortune dont elle fut dépouillée par la mauvaise conduite de son mari; fortune que je ne puis évaluer, puisque je ne l'ai pas connue, mais que l'honneur me commande de remplacer par l'hommage entier de la mienne.

ELISE, *noblement.*

Rien de plus juste, Monsieur. La noblesse de ce procédé me rend vos bienfaits moins pénibles. Je n'ai pas dû compter sur vos richesses, j'y renoncerai sans murmurer; et si Monsieur (*montrant Fierval*) pense comme moi, il restituera vos dons avec plus de plaisir encore que nous n'en éprouvons à les accepter.

BONIFACE, *à sa nièce.*

C'est bien cela, Mademoiselle; c'est fort bien, je suis content de cette réponse-là.

LA MARQUISE, *à Boniface.*

Je vous dis qu'elle a du bon.

FIERVAL, *avec un peu d'humeur.*

Eh, oui, oui, c'est fort beau, sans contredit; mais cette générosité exaltée ne sera probablement pas mise à l'épreuve.— (*à Boniface.*) J'ai oui dire, moi, que cette malheureuse femme étoit morte de chagrin, peu de tems après votre fils; et, depuis deux ans qu'on n'en entend plus parler...

BONIFACE, *riant.*

Pardonnez-moi, Monsieur; elle vit, elle se porte à merveille, et M. de Lussan, que voici, peut vous en répondre aussi bien que moi.

SCÈNE IX.

Les précédens, LUSSAN, HENRI, FANCHETTE.

LUSSAN, *à Boniface.*

De quoi donc, Monsieur?

BONIFACE, *à Lussan.*

De l'existence de ma belle-fille, de madame d'Orneville, à qui je rends sa fortune, et que je vous donne à l'instant en mariage, si vous l'aimez autant que j'ai cru le voir.— (*à sa nièce.*) Elise, la réponse que vous venez de faire me raccommode avec vous; et, pour vous le prouver, je vous permets d'embrasser votre cousine, et de la présenter vous-même à M. de Lussan.

LA MARQUISE.

Sa cousine!

LUSSAN.

Votre belle-fille!

FIERVAL.

Et qui donc?

ELISE, *voyant l'émotion de Catherine.*

Seroit-ce Catherine?...

BONIFACE.

Elle-même.

TOUS LES ACTEURS.

Catherine !

LUSSAN, *aux genoux de Catherine.*

Catherine... chère Catherine !... est-il vrai que je sois le plus heureux des hommes ?... Ah, parlez !... daignez-vous consentir...

CATHERINE, *le relevant.*

Ayez pitié de moi !... je ne saurois vous repondre. L'émotion... la joie... Ah ! mon père... Madame.... Mademoiselle.. mettez le comble à mon bonheur, en me permettant de le mériter. Gardez, gardez ces biens, dont vous faites un si digne usage ; ils sont à vous, vous ne me devez rien ; Lussan est assez riche pour nous deux... et je l'estime assez pour consentir à lui devoir quelque chose.

LUSSAN, *lui baisant la main.*

Ah, Dieu !

ELISE, *à Catherine.*

Ce dernier trait m'accable ! je mourrai de chagrin de vous avoir offensée, si votre amitié ne m'en console. (*elles s'embrassent.*)

BONIFACE, *les attirant vers la table.*

Signons le contrat maintenant. Il est tout prêt. (*au notaire.*) Il n'y a que les noms à changer.

FIERVAL, *embarrassé.*

Et pourquoi donc changer ?... Qu'on se marie aussi, fort bien ; mais, jusqu'ici, je ne vois pas, pour moi [illegible]aison de renoncer aux espérances.

BONIFACE, *riant.*

Vos espérances !... j'en ai la liste [illegible] ma poche. Elise, tenez, parcourez-la. — (*il signe le contrat, et le fait signer à Catherine et à Lussan.*)

LA MARQUISE.

Voyons... (*elle lit avec Elise.*) L'impertinent !

ELISE, *rendant la lettre à Fierval.*

Cette lettre me donne une leçon salutaire : puissiez-vous en profiter comme moi !

FIERVAL, *voulant cacher son embarras.*

Eh bien !... quoi ?... c'est une plaisanterie, voudriez-vous, pour si peu de chose...

ELISE, *lui fait une révérence profonde.*

Adieu, Monsieur.

FIERVAL, *reprenant son ton ordinaire.*

Vous avez tort ; vous n'en trouverez pas qui me vaille... Je vous présente bien mon respect. (*il salue, et va pour sortir.*)

BONIFACE, *sans se déranger.*

Adieu, jeune homme... Sans rancune ?

FIERVAL, *s'en allant.*

Pas la moindre.

HENRI, *embarrassé.*

Vous suivrai-je, Monsieur ?

FIERVAL.

Non, je te chasse. (*il sort.*)

HENRI.

Merci, Monsieur. — Oh, ma petite Fanchette.

SCENE X et dernière.

Les précédens, hors FIERVAL.

BONIFACE, *les ramenant en scène.*

ELISE a pris le parti le plus sage ; mais elle n'y perdra pas ; et, sous peu... suffit. (*à Elise et Catherine.*) Quant à mon bien, mes enfans, je le partage entre vous deux ; c'est, je crois, le meilleur moyen de vous accorder.

CATHERINE.

Je vous laisse le maître absolu de mon sort. Il n'est qu'une grace sur laquelle j'insisterai.

LA MARQUISE.

Laquelle ?

CATHERINE.

C'est la permission de disposer de ma ferme en faveur de Fanchette. (*en riant.*) Il est bien juste qu'elle soit récompensée de toutes les peines qu'elle a prises pour moi.

LA MARQUISE.

De grand cœur, ma chère enfant ; je n'ai rien à te refuser.

FANCHETTE, *baisant la main de Catherine.*

Oh, ma bonne maîtresse !

HENRI, *dans son coin.*

Je serai donc le seul malheureux !

LUSSAN.

Pourquoi donc, mon ami ?

HENRI.

Hélas, Monsieur ! ce matin, que j'étois le plus riche des deux, j'étois bien sûr de n'en pas épouser d'autre que Fanchette ; mais à présent qu'elle a une ferme, comment voulez-vous qu'avec mes trois cents quarante livres...

LUSSAN, *riant.*

J'arrangerai cela. Mariez-vous toujours.

FANCHETTE & HENRI, *sautant de joie.*

Ah ! Monsieur, quel bonheur ! est-il possible !...

BONIFACE, *les réunissant autour de lui.*

Ne songeons qu'à nous amuser maintenant. Au b[illegible] épreuves dont la vie est semée, il est bien doux de se retrouver en paix avec ses amis...

LUSSAN.

Ses voisins...

ELISE.

Sa famille...

CATHERINE.

Et soi-même !

VAUDEVILLE.

Premier Couplet.

FANCHETTE, *à Henri.*

Ah, mon Dieu! qu'est-c'qu'on dira,
Quand d'main j'irons au presbytère,
Puis qu'après on nous verra,
Toi t'rengorger, moi d'venir fière?
Chacun de nous se rira,
Chacun nous jalousera;
Puis enfin on s'accoutum'ra,
Ne sachant plus qu'y faire....
A m'respecter comme un'fermière.

Second Couplet.

HENRI, *à Fanchette.*

Livre-toi, si tu le veux,
Au soin d'étaler ta richesse;
Moi, je ne dois, je ne peux
M'occuper que de ma tendresse.
Du mariage on t'fit peur;
Et, pour chasser ta frayeur,
Je crois qu'il est de mon honneur
De m'y prendre d'manière
A [illegible]enter ma p'tit'fermière.

Troisième Couplet.

LUSSAN.

Nous nous plaignons qu'à Paris,
L'amant, dans son ardeur tranquille,
Doit aux dégoûts des maris,
Un bonheur par fois trop facile.
Que d'amoureux moins heureux,
Que d'époux plus amoureux;
Si chaque femme exigeoit d'eux
Tout ce que j'ai eu à faire,..
Pour attendrir une fermière!

Quatrième Couplet.

BONIFACE.

J'ai vieilli dans les travaux,
Sans jamais trouver une femme
Qui pût troubler mon repos,
Qui pût même effleurer mon ame;
Mais l'amour sait rajeunir,
Et, je dois en convenir,
Si le destin, qu'il faut bénir,
Ne m'eût fait son beau-père....
J'aurois guetté notre fermière....

Cinquième Couplet.

ELISE.

Mon cher oncle, excusez-moi,
Si d'abord j'ai pu vous déplaire;
A mon âge, on peut, je crois,
Commettre une erreur passagère.
Mais, grace à cet heureux jour,
Avant peu, j'aurai mon tour;
Faire le bien, faire l'amour,
C'est ce que je veux faire,
A l'exemple de la fermière.

Sixième Couplet.

LA MARQUIS.

En vain je m'en défendrois,
J'eus toujours l'humeur roturière;
La nature et ses attraits
M'offrent seuls ce qui peut me plai-
Que n'est-il en mon pouvoir
De troquer tout mon avoir
Contre un époux qui, chaque soir
Voulût, dans ma chaumière,
Me traiter en jeune fermière!

Dernier Couplet.

CATHERINE, *au public.*

Moi, Messieurs, depuis deux ans,
Ici j'ai vécu solitaire;
Mais, pour regagner le tems,

Je vais chercher à me distraire.
Pour charmer votre loisir,
Pour me donner ce plaisir,
S'il ne vous faut qu'un grand desir,
Un grand soin de vous plaire,
Vous reviendrez voir la Fermière.

(Un ballet doit terminer la pièce. S'il n'y en a pas, il est facile de voir qu'on peut le supprimer, sans nuire à l'action; le mieux pourtant seroit qu'il y en eût un.)

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

TAYLOR . OXFORD .

6676038

Catherine, ou

La Belle Fermiere

Julie Candeille

1793

Vol [illegible]